

# Dialectique des forces productives et lutte politique

par Alain LIPIETZ

Le texte qui suit constitue la conclusion de la troisième section de la première partie d'un livre, Crise et inflation : pourquoi ? dont le tome I paraîtra au début de l'année 1979 aux éditions F. Maspéro. Cette section porte sur le procès de dépossession du producteur direct — sa perte de la maîtrise du procès de travail — qui constitue l'essence du « développement (capitaliste) des forces productives ». L'importance de la « théorie des forces productives » dans la crise du marxisme justifie l'ampleur donnée à la conclusion de cette section.

Incidentement y sont abordées les thèses des « opéraïstes » italiens, plus particulièrement celles d'A. Negri. La traduction de leurs œuvres en français, avec des années de retard, suscite actuellement une vague d'intérêt pour ces théories. Bien que le présent texte n'y soit pas centralement consacré, il peut servir d'introduction au débat sur l'opéraïsme. J'ai donc rajouté en annexe d'autres extraits de mon livre touchant la critique des thèses d'A. Negri.

Les notes numérotées sont celles de l'actuelle version du livre. ~~Celles récupérées~~ par des lettres visent à éclairer, pour les lecteurs de Communisme, les allusions à d'autres passages du livre. Elles ne peuvent cependant pallier entièrement à certaines difficultés du texte, nées de l'emploi de concepts économiques et philosophiques introduits progressivement dans les quelque deux cents pages qui précèdent cet extrait.

*références*

A.L.

Avec la présente section s'acève notre étude des tendances de la production capitaliste. Nous savons maintenant comment, dans quel sens et dans quel but s'opère la transformation des normes de production et d'échange. Nous en avons mesuré les conséquences dans l'espace des valeurs, et les problèmes qui en résultaient pour la reproduction économique-sociale. Nous avons montré que les tensions résultant de la contradiction entre reproduction et transformation des normes imposaient la mise en œuvre, dans un régime d'accumulation intensive, de nouvelles formes de régulation, résumées par la notion de « régulation monopoliste ».

*Dans* Le point de départ, c'est la lutte de classe dans la production, dans le procès de travail lui-même. ~~Pour~~ le but de réduire au maximum le travail nécessaire à la reproduction de la force de travail, le capital développe la coopération tout en déposédant le producteur direct de la maîtrise des forces productives, en séparant les puissances intellectuelles et les puissances manuelles du travail, et en incorporant les premières au dispositif matériel de la machinerie. Les conséquences de ces processus se mesurent dans l'espace des valeurs par la hausse générale de la productivité sociale (la quantité de valeurs d'usage que peut produire le travail humain), et par une modification continue de la partition fondamentale dans laquelle le rapport de propriété capitaliste découpe la valeur des marchandises : C, V et PL. Ainsi, le taux d'exploitation tend à croître, et la composition organique également, de telle sorte que le rendement du capital (plus-value sur capital avancé) tend à baisser.

Les régimes d'accumulation intensive qui expriment ce mouvement n'en traduisent cependant pas les contradictions. L'étude plus précise des conditions de la réalisation de la plus-value relative nous a amenés à soulever les problèmes de la régulation. Même si la conservation de la norme de consommation ouvrière, à productivité croissante, est théoriquement concevable (ce que nous avons appelé le « Schéma de Fer »), elle se heurte dans la réalité aux difficultés de l'écoulement d'une production croissante dans un marché qui ne tend pas à s'étendre. L'accumulation intensive semble exiger un mode de régulation tel que l'extension du marché soit à priori couplé à l'extension de la production : nous avons examiné plus

particulièrement l'extension de la norme de consommation ouvrière, en liaison avec la hausse de la productivité, ~~dans la section II~~. Cette liaison prend la forme d'une modification des déterminants du salaire nominal, qui tend à se lier explicitement aux mouvements à la hausse du coût de la vie, et finalement à la hausse de la productivité. On s'achemine ainsi vers le schéma idéal de « l'Age d'Or », celui de la « société de consommation » (qui entre finalement en crise avec le ralentissement des gains de productivité, lui-même dû à la résistance ouvrière).

Cette dernière parenthèse mise à part, la résistance ouvrière semble avoir doublement du bon pour le Capitalisme ! D'abord elle oblige les capitalistes à développer la productivité sociale, ensuite elle les oblige à se doter de formes de régulation qui font disparaître les classiques crises de surproduction ! Inversement (et toujours en faisant l'impasse sur la Crise), ces réformes du capitalisme ont doublement du bon pour la classe ouvrière (hausse du niveau de vie, plein emploi).

Quand on ajoute que ses « succès » sont consolidés par leur sanction, au niveau politique, dans la législation du travail (qui interdit le travail des enfants, impose le salaire minimum de croissance, etc.), on en vient immanquablement à l'idée que le capitalisme ne serait qu'un outil dont se serait dotée l'Histoire pour mener au socialisme. Il suffit de concevoir celui-ci comme le nec-plus-ultra de l'efficacité productive, de la croissance de la consommation, et de la maîtrise globale de l'économie.

Ce pas, de très nombreux marxistes l'ont franchi hardiment. Théorie des forces productives, apologie de la consommation, fétichisme de l'Etat : on y reconnaît les traits classiques du réformisme ouvrier, plus particulièrement du « révisionnisme ». Si l'on ajoute que ce « révisionnisme » peut trouver ses lettres de noblesse dans maints passages de Marx, Engels et Lénine (sans compter bien entendu Staline), et que certaines critiques du révisionnisme ne rompent pas de façon radicale avec les idéologies ici dénoncées, on comprend qu'aujourd'hui il soit fortement question de « crise du marxisme ». On n'est pas non plus étonné de voir celle-ci proclamée au moment où le capitalisme s'enfoncé dans l'une des crises les plus graves de son histoire. Ce moment coïncide avec l'effondrement des espoirs que ceux qui avaient critiqué, rejeté l'expérience stalinienne, avaient placés dans les révolu-

tions cubaine, chinoise ou viet-namienne : le mouvement communiste lui-même est en crise (1).

(LES "MARXISMES" ET LES FORCES PRODUCTIVES)

Loin de moi l'ambition de résoudre cette crise. Je tâcherai simplement ici d'éclairer un des aspects du problème, celui qui est abordé dans cette section : le rapport entre la lutte ouvrière et le progrès des forces productives. Sur ce sujet, on peut classer les divers discours se réclamant de Marx de la manière suivante.

### Position 1

Le progrès des forces productives est un bien en soi, indépendant des rapports sociaux ; ce que l'on reproche au capitalisme, c'est de mal en distribuer les fruits. *Complément* : on lui reproche aussi d'entraver le développement des forces productives, soit (*variante 1*) du fait de l'anarchie du marché et de la concurrence, soit (*variante 2*) du fait des gaspillages et de la sclérose des monopoles. *Amendement* : la lutte de la classe ouvrière pousse le capitalisme à développer quand même les forces productives. De là, deux pronostics possibles. *Pronostic 1* : la résistance farouche du capitalisme obligera la classe ouvrière à prendre les armes pour imposer enfin le plein développement des forces productives. *Pronostic 2* : la pression continue de la classe ouvrière et la reconnaissance de son rôle positif par les autres couches laborieuses amènera un vaste mouvement à faire pacifiquement le bon choix : le socialisme.

*Renversement simple de la position 1* : le progrès des forces productives est un mal en soi, et si les rapports entre les hommes sont mauvais, c'est que leur rapport à la nature est mauvais.

### Position 2

Le système des forces productives mis en place à un moment donné n'est que l'état d'une ligne de front fluctuante entre le « Plan du Capital » et le « Contre-Plan de la Classe Ouvrière ». L'état des forces productives n'est que la matérialisation d'un rapport de force social.

*Version pessimiste* : le Capital fait du prolétariat ce qu'il veut. *Version optimiste* : la Classe ouvrière ~~est~~ l'initia-

(1) « Enfin la crise du marxisme ! » Intervention de L. Althusser au colloque organisé par « Il Manifesto » à Venise en novembre 1977 : *Pouvoir et opposition dans les sociétés post-révolutionnaires*, Seuil, 1978.

tive, mais le Capital est arrivé jusqu'ici à la contrer. *Version euphorique* : la Classe ouvrière peut obliger le Capital à passer au Socialisme.

### Position 3

Si elle existait, il n'y aurait probablement pas de crise du marxisme.

Voyons cela de plus près.

Pour ramifiée qu'elle soit à présent, la première position jaillit d'une matrice unique : le « marxisme » dont Marx disait que lui n'en était pas, le marxisme de la II<sup>e</sup> et de la III<sup>e</sup> Internationale. Inutile de se voiler la face : Marx lui-même un peu, Engels davantage, Kautsky absolument, et par contre-coup Lénine, et bien entendu Staline et aussi Trotsky mais encore « l'ultra-gauche » des années 20, bref, tous les « marxistes » ont défendu, d'une manière ou d'une autre, l'idée qu'un progrès historique, mesuré par celui des forces productives, dont bourgeoisie et prolétariat se disputeraient le rôle d'accoucheur.

Des films d'Eisenstein, aux photos de *La Chine en Construction*, en passant par les poèmes d'Aragon (2), le titanisme social prolétarien a voulu assumer le défi de Jules Vernes. Significative est la haine inspirée aux dirigeants actuels de la Chine par le mot de Tchang Tchouen-kiao : « Le Spoutnik s'est envolé, et le drapeau rouge est tombé » (3).

Inutile de reprendre ici les développements du chapitre X contre la « Révolution Scientifique et Technique » (a). Plus intéressant que de dénoncer cette invasion du marxisme par l'idéologie de la bourgeoisie des Lumières sera de réfléchir, à propos de la troisième position,

(2) Sans remonter à « Hourrah l'Oural », on en trouve la trace dans son beau poème mis en musique par l'anarchiste Léo Ferré, *Je chante pour passer le temps* (« Nous avons fait des clairs de lune / Pour nos palais et nos statues / Qu'importe à présent qu'on nous tue / Les nuits tomberont une à une / La Chine s'est mise en Communes... »). Comme quoi les amalgames de B.H. Lévy ne sont pas sans fondement...

(3) « De la dictature intégrale sur la bourgeoisie », Ed. de Pékin, 1975. Pour mettre les choses en perspective, il faut rappeler que le discours de Mao Tsé-toung où figure le diagnostic célèbre « Dorénavant le Vent d'Est l'emporte sur le Vent d'Ouest », saluait justement l'envol du Spoutnik (« Entretien avec les étudiants et stagiaires chinois à Moscou », 17-11-1957, dans *Mao Tsé-toung, Texte 1949-1958, Conf.*, Texte non publié dans le tome V des Œuvres Choixies).

Quant aux positions des dirigeants chinois actuels, elles sont rappelées à longueur d'articles (tournant autour du thème : « Le but de la révolution, c'est de développer les forces productives. ») Voir par exemple *Pékin-Information*, 1978, n° 3 (« La continuation de la révolution : ses objectifs », Wou Kiang), n° 4 (« Pour continuer la révolution, faut-il développer les forces productives ? », Ling Kang). On s'appuie souvent sur le discours de Lénine au VIII<sup>e</sup> Congrès des Soviets de Russie (1920), qui prêche la « grosse production moderne » contre « la petite économie ».

(a) Voir la critique des thèses de R. Richta dans le livre de B. Coriat, *Sciences, Techniques et Capital*, Le Seuil.

aux fondements réels de « l'illusion progressiste ». Nous n'insisterons pas non plus sur le « Complément » : nous avons déjà dénoncé au chapitre XV l'idée que le monolisme serait blâmable parce qu'il mènerait à la stagnation (b) ; quant à la question de « l'anarchie capitaliste » nous y reviendrons plus tard (c), à propos du débat sur le « capitalisme organisé ».

## LUTTE REVENDICATIVE ET FORCES PRODUCTIVES

Plus intéressante est la discussion à propos de l'« Amendement » : la lutte de la classe ouvrière serait l'aiguillon du progrès des forces productives. Elle est intéressante car elle contient une part de vérité. C'est parce qu'on ne peut augmenter indéfiniment la plus-value absolue (les journées n'ayant que vingt-quatre heures...), parce qu'on ne peut faire vivre les prolétaires de l'air du temps, que finalement le Capital ne peut augmenter le taux de plus-value qu'en augmentant la productivité. Mais chaque capitaliste individuel tend à augmenter son profit à lui en sous-payant ou en surutilisant la force de travail, c'est-à-dire en rompant avec ce qui constitue l'essence d'un bon régime capitaliste : des rapports marchands loyaux. Dès lors, la lutte *revendicative* de classe n'est que la lutte d'une partie prenante au marché capitaliste pour obliger les partenaires à ne pas « empiéter », à jouer les règles du jeu. Et, nous l'avons dit, le moyen dont la Société se dote « consciemment » contre les abus de son « propre organisme », c'est l'instance politique, dans ce cas particulier : la législation du travail.

Nous voyons donc se dessiner un type de lutte ouvrière bien précis qui « développe » les forces productives capitalistes. Son but direct, c'est d'imposer le prix et l'usage *normal* (4) de la marchandise vendue ; son levier, c'est l'action au niveau législatif, qui généralise les conquêtes partielles et empêche le jeu des effets pervers de la concurrence (5) ; son résultat, c'est le développement des

(b) C'est une thèse partagée par staliniens et trotskystes dans les années 40, 50, 60 et que suffit à démentir une étude historique.

(c) Ce sera l'objet de la conclusion de la première partie.

(4) « Normal », en ce sens que le salaire est conforme à la norme en vigueur et que le produit « durée x intensité » permet une reproduction effective de la force de travail.

(5) Il peut y avoir effet pervers de la concurrence quand l'existence de zones de très bas salaires, due à la faiblesse de la classe ouvrière, remet en cause les avantages acquis et le type d'industrialisation induit dans une autre zone. Ainsi, certains artisans payant et traitant leur ouvrier (immigré, bien sûr) selon des normes asiatiques ont mieux résisté à la crise que des petits patrons qui s'étaient équipés

forces productives capitalistes (dont le but immanent est le développement de la plus-value relative) :

« Dès que la révolte grandissante de la classe ouvrière força l'Etat à imposer une journée normale, c'est-à-dire à partir du moment où il interdit la méthode d'accroître la production de plus-value par la multiplication progressive des heures de travail, le capital se jeta avec toute son énergie et en pleine conscience sur la *production de la plus-value relative* au moyen du développement accéléré du système mécanique » (6).

Toutes ces considérations permettent à K. Marx d'exposer de façon magistrale, devant le Conseil Générale de l'Internationale, la place et les limites de la lutte syndicale :

« La résistance périodiquement exercée de la part de l'ouvrier contre la réduction des salaires et les efforts qu'il entreprend périodiquement pour obtenir des augmentations de salaires sont inséparablement liés au système du salariat et sont provoqués par le fait même que le travail est assimilé aux marchandises et soumis par conséquent aux lois qui règlent le mouvement général des prix. [...] En ce qui concerne la *limitation de la journée de travail* [...] elle n'a jamais été réglée autrement que par l'*intervention législative* [...] Cette nécessité même d'une *action politique générale* est la preuve que, dans la lutte purement économique, le capital est le plus fort. [...] La tendance générale de la production capitaliste n'est pas d'élever le niveau moyen des salaires, mais de l'abaisser, c'est-à-dire de ramener, plus ou moins, la *valeur du travail* à sa *limite la plus basse*. Mais, telle étant la tendance des choses dans ce régime, est-ce à dire que la classe ouvrière doit renoncer à sa résistance contre les empiètements du capital et abandonner ses efforts pour arracher dans les occasions qui se présentent tout ce qui peut apporter quelque amélioration à sa situation ? Si elle le faisait, elle se ravalerait à n'être plus qu'une masse informe,

en machines modernes. C'est le cas notamment dans la mégisserie des franges méridionales du Massif Central. Plus généralement, certaines conquêtes sociales ne peuvent être imposées sans risque de faillite que si elles touchent également tous les patrons.

(6) *Le Capital*, livre I, Ed. Garnier-Flammarion, p. 295 (les autres livres sont cités d'après les Editions Sociales).

écrasée, d'êtres faméliques pour lesquels il ne serait plus de salut. [...] Si la classe ouvrière lâchait pied dans son conflit quotidien avec le capital, elle se priverait certainement elle-même de la possibilité d'entreprendre tel ou tel mouvement de plus grande envergure. En même temps [...] les ouvriers ne doivent pas s'exagérer le résultat final de cette lutte quotidienne. Ils ne doivent pas oublier qu'ils luttent contre les effets et non contre les causes de ces effets. [...] Il faut qu'ils comprennent que le régime actuel, avec toutes les misères dont il les accable, engendre en même temps les *conditions matérielles* et les *formes sociales* nécessaires pour la transformation économique de la société. Au lieu du mot d'ordre conservateur : "Un salaire équitable pour une journée de travail équitable", ils doivent inscrire sur leur drapeau le mot d'ordre révolutionnaire : "Abolition du salariat" » (7).

Cette dernière remarque nous fournit quelques jalons pour la définition de la « Troisième position ». Mais avant de poursuivre, remarquons bien que le clivage n'est pas entre lutte « purement économique » et « lutte politique », puisque la lutte pour la journée « normale », lutte nécessairement politique, a rigoureusement le même statut que la lutte salariale.

Marx parle de lutte contre les « empiètements » : Engels, nous l'avons vu, emploie ce même mot pour définir le rapport de l'Etat capitaliste aux capitalistes individuels. Empiéter, c'est transgresser la norme, non pas pour l'abolir, mais pour la déplacer à son profit. C'est le comportement tendanciel de l'agent privé dans le monde de la concurrence, le comportement « corporatif ». Naturellement, seule la résistance des concurrents et des partenaires sur le marché entrave les empiètements, l'Etat peut tout au plus stabiliser, garantir les normes fixées. Mais la résistance aux empiètements n'est pas la lutte contre le système des normes : au contraire, elle joue son rôle dans le concert des « forces coercitives » de la loi de la valeur, elle contraint les capitalistes à être vraiment des entrepreneurs, et non des rentiers. Bref, la classe ouvrière développe les forces productives du Capital pour autant qu'elle se fait marchand capitaliste de sa propre force de travail.

(7) Salaires, prix et profits, Ed. Sociales, p. 67 sq.

Dans ce rôle, la classe ouvrière n'est rien d'autre que l'un des termes de la structure du mode de production : elle constitue une « classe en soi » (8). A cette nature de classe en soi correspond une forme organisationnelle, donc, pour une classe (qui n'est autrement qu'une collection d'individus), une *forme d'existence* bien précise : le syndicat, doublé d'une représentation politique : le parti social-démocrate. Cette première forme historique de l'Association des travailleurs est donc une forme contrainte, elle n'est pas celle d'une classe qui entend fonder un monde nouveau, mais celle d'une catégorie qui se défend dans un monde hostile. C'est ce que Gramsci explique dans « l'Ordine Nuovo » quand il oppose le syndicat aux Conseils et aux Soviets :

*« Durant cette période, le mouvement prolétaire n'exista qu'en fonction de la libre concurrence capitaliste. Les institutions prolétariennes durent prendre certaines formes non par l'effet d'une loi intérieure, mais par celui d'une loi extérieure sous la pression formidable d'événements et de coercitions qui dérivèrent de la concurrence capitaliste » (9).*

*« En un certain sens, on peut soutenir que de telles organisations font partie intégrante de la société capitaliste et sont une fonction inhérente au régime de la propriété privée. Dans la période actuelle où les individus n'ont de valeur que dans la mesure où ils sont propriétaires de marchandises et font commerce de leur propriété, les ouvriers ont dû eux aussi se plier à la loi de fer de la nécessité générale, et ils sont devenus vendeurs de leur unique professionnelle. Plus exposés aux risques de la concurrence, les ouvriers ont accumulé leur propriété dans des « firmes » toujours plus vastes et en em-*

(8) « Dans l'En-Soi réside, selon Hegel, l'identité primitive des contraires non développés, qui sont cachés dans un objet, un processus, un concept ; dans le Pour-Soi interviennent la distinction et la séparation de ces éléments cachés et leur antagonisme commence », Engels, *Anti-Dühring*.

« Dans la période initiale de sa pratique, période de la destruction des machines et de la lutte spontanée, le prolétariat ne se trouvait, dans sa connaissance de la société capitaliste, qu'au degré de la connaissance sensible et n'appréhendait que des aspects isolés et la liaison externe des différents phénomènes du capitalisme. Il n'était encore que ce qu'on appelle une "classe en soi". Mais dès la seconde période de sa pratique, période de la lutte économique et politique consciente et organisée (...), il fut à même de comprendre l'essence de la société capitaliste, les rapports d'exploitation entre les classes sociales, ses propres tâches historiques, et devint alors une "classe pour soi" », Mao Tsé-toung, *De la pratique*.

(9) « La conquête du pouvoir » (12-7-1919), dans A. Gramsci, *Ecrits Politiques*, tome 1, Gallimard, 1976.

ployant un personnel toujours plus nombreux, ils ont créé cet énorme appareil de concentration de chair à effort, ils ont imposé des prix et des horaires, et ils ont discipliné le marché. Ils ont engagé à l'extérieur ou ont tiré de leurs rangs un personnel administratif de confiance, versé dans ce genre de spéculations, en mesure de dominer les conditions du marché, capable de stipuler les contrats, d'évaluer des aléas commerciaux, de lancer des opérations économiquement rentables. La nature essentielle du syndicat est concurrentielle, elle n'est pas communiste. Le syndicat ne peut être un instrument de révolution radicale de la société » (10).

« Le syndicalisme s'est révélé comme une simple forme de société capitaliste et non comme un dépassement potentiel de la société capitaliste » (11).

Encore une fois, le syndicat (ou toute forme assurant la même fonction) est indispensable pour lutter contre les empiètements. Mais il ne peut pas davantage servir d'organe de la Dictature du Proletariat, que les forces productives héritées du capitalisme ne peuvent être utilisées telles quelles dans la transition socialiste. Il n'y a pas plus de continuité entre la résistance des ouvriers contre les empiètements et la mission historique du prolétariat dans la marche au communisme, qu'il n'y en a entre les forces productives capitalistes et les forces productives communistes (si cette dernière expression a un sens).

L'« Amendement » qui fait de la lutte du prolétariat le moteur du développement de forces productives, lui-même considéré comme la base du socialisme, en oubliant que c'est alors une classe « en soi », définie par les rapports capitalistes, et tout juste capable d'une conscience corporative (« trade-unioniste », dit Lénine), dont la lutte développe des forces elles-mêmes spécifiquement capitalistes, cet Amendement-là, loin de « gauchir » la théorie révisionniste des forces productives, ne peut qu'induire une conception économiste de la lutte des classes. On en trouve une belle illustration chez J.L. Dallemagne (12) qui peut écrire, à quelques pages de dis-

(10) « Syndicats et Conseils » (10-10-1919), *ibid.*

(11) « Syndicalisme et Conseils » (8-3-1920), *ibid.*

(12) L'économie du capital, Maspéro, 1977, pour prendre un auteur aux options manifestement révolutionnaires (Pronostic 1). Mais on trouve exactement la même idée chez les réformistes (Pronostic 2) : voir Le capitalisme monopoliste d'Etat, Ed. Sociales, 1971, t. I, pp. 149 à 154.

tance : « Cette augmentation de la composition technique du capitalisme exprime une modification du procès de travail qui en améliore la productivité. Le développement des forces productives est donc une condition d'existence du mode de production capitaliste déterminé par la lutte des classes. Celle-ci n'est pas simplement un antagonisme de places ; elle a pour fonction de contraindre la classe des capitalistes à se conformer à la légitimité du mode de production capitaliste » (p. 111) et : « Le capital se constitue à partir des forces productives existantes, se développe selon ses propres forces productives, et ne poursuit son développement qu'en produisant des forces productives qui appellent sa destruction et fondent le nouveau mode de production » (p. 93).

Il est vrai que J.L. Dallemagne se réfère à de nombreux textes de Marx qui appuient sa thèse. Il ne s'agit pas de s'incliner devant l'argument d'autorité, mais il faudra, pour élaborer la « Troisième position », rétablir un peu de dialectique dans notre position par trop tranchée : la « continuité », que je dénonce ici, existe en un certain sens. Par ailleurs, J.L. Dallemagne, contrairement aux révisionnistes tenants du « Pronostic n° 2 » (la voie pacifique), insiste lourdement sur la nécessité de ruptures : « Il est faux de considérer les forces productives marquées du sceau des rapports de production qui les ont engendrées, et inutiles, ou même nuisibles, aux rapports de production futurs. Comme il est faux d'attendre du développement de ces forces productives l'instauration mécanique des rapports de production supérieurs » (13).

Mais cette nécessité de la rupture qui imprime à la théorie des forces productives une subjectivité révolutionnaire, comme dans la jeune Internationale, il ne la voit que dans l'incapacité du Capital à poursuivre le développement des forces productives « qui fondent le développement du nouveau mode de production », incapacité résidant dans le seul mode de *distribution* des richesses. Dès lors, la *misère* qu'engendrent les crises joue le rôle de baguette magique qui transforme la lutte revendicative en lutte révolutionnaire : « Il s'agit dès lors de savoir comment le prolétariat passe de la lutte pour l'augmentation du salaire à l'abolition du mode de production capitaliste. La réponse tient dans la place qu'il occupe au sein

(13) *ibid.*, page 94. Naturellement, je suis en désaccord avec la première phrase (où l'auteur critique explicitement Ch. Bettelheim).

de ce mode. En tant qu'aiguillon nécessaire à la reproduction du capital, le prolétariat est l'agent principal de la loi de baisse du taux de profit, qui, se traduisant en crises, le transforme en victime du capital. Sans réduire la transcroissance fonctionnelle du prolétariat à sa base économique, il importe de souligner que celle-ci réside dans la misère engendrée par le développement du capital à l'occasion des crises, qui sont le levier de la radicalisation révolutionnaire du prolétariat. La misère, accrue par la crise révèle la précarité du revenu dans son existence même, et met en cause le système des rapports de distribution comme revers des rapports de production » (14).

Encore une fois, J.L. Dallemagne s'appuie sur des remarques de Marx ou Engels qui, de façon ambiguë, renvoie à une réalité. Et je ne songe nullement à contester l'idée que la Crise, entraînant la misère, est un ferment révolutionnaire. Ce que je veux souligner, c'est que :

— Ce ne sont pas des forces productives « déjà socialistes » qui mettent en crise les rapports de distribution « encore capitalistes », mais des forces de production proprement capitalistes. C'est dire que le développement des forces productives ne suffit pas à « faire craquer l'enveloppe des rapports capitalistes » comme la chrysalide fait craquer le cocon une fois qu'elle est déjà transformée en papillon. Comme le disait L. Althusser, on ne peut pas écrire l'Histoire au passé antérieur (« Le Capitalisme avait déjà préparé.. »).

— Ce n'est pas la même lutte de la classe ouvrière, avec les mêmes objectifs et les mêmes formes organisationnelles, ce n'est pas en quelque sorte la même classe ouvrière qui développe les forces productives, et qui abolit les rapports d'exploitation capitalistes.

— Ce n'est pas — pas seulement — en luttant pour le rétablissement des conditions « normales » de vente de la force de travail, alors même que la Crise interdit à la classe capitaliste de les concéder, que la Classe ouvrière en vient à renverser l'ordre capitaliste (15).

Ces points de repère étant posés, disons un mot du « Renversement simple » de la première position. Je pense

(14) Ibid., p. 209.

(15) J'ai largement partagé cette idée de 1974 à 1977.

bien entendu aux thèses écologistes et convivialistes illustrées par Ivan Ilitch. Si « l'illusion progressiste » trouvait des bases matérielles dans l'incontestable « progrès » de certaines conditions matérielles de l'existence qui accompagnait les développements des sciences au XIX<sup>e</sup> siècle (peu d'ouvriers accepteraient de revivre dans les conditions du pays de La Bruyère, même si beaucoup de prolétaires sont tentés par le Retour à la Terre — mais à portée de 2 CV ou d'hélicoptère de la civilisation), le renversement de l'illusion progressiste a pour base l'incontestable régression de la sécurité, du confort, du « bonheur de vivre », qui semblent accompagner à présent la poursuite de l'urbanisation et de l'industrialisation.

L'idée est toujours que le développement des forces productives est une donnée, indépendante des rapports sociaux, mais contribuant en revanche de façon déterminante à la façonner. C'est le développement des « méga-outils » qui engendre la hiérarchie et la société policière. Ces « méga-outils », loin de libérer l'homme, l'asservissent, l'abrutissent, le polluent, l'empoisonnent.

Naturellement, un instant de réflexion suffit à détruire la thèse. La plus modeste machine à coudre, lorsqu'elle est mise en œuvre sous l'autorité d'un patron de manufacture, avec le régime salarial qui lui correspond (le salaire aux pièces), peut fonctionner comme un redoutable instrument de torture des ouvrières. Et si le fonctionnement des centrales nucléaires suppose un encadrement policier de la population, il faut rappeler que cet encadrement est présupposé à leur construction (comme on l'a vu à Malville en juillet 1977), que le libre déplacement des prolétaires, affranchis du Livret de Travail, est une conquête assez tardive, et qui n'est d'ailleurs pas encore acquise pour les travailleurs immigrés.. qui construisent les centrales. Bref, les rapports sociaux modèlent de bout en bout les forces productives : soit qu'ils enrôlent de vieux moyens de production domestiques, soit qu'ils produisent de nouveaux moyens de production qui, par leur caractère d'immense accumulation de capital fixe, expriment ouvertement la nature des rapports qui les ont engendrés.

La critique ilitchienne eut du moins un effet positif : dans les années 1968-1973, elle fournit des arguments contre la « théorie des forces productives ». Mais, parce qu'elle se trompait de cible, elle risquait de se tromper d'alliés. Même s'il est juste de soutenir les aspirations

L'ILLITCHISME



radicales qui s'expriment dans le refus de la production et des produits capitalistes, y compris contre le corporatisme ouvrier qui « défend l'emploi », le risque est grand, dès qu'est perdue la référence aux intérêts prolétariens, de faire le jeu du « redéploiement » et de la « croissance douce » qui sont à présent si chers à V. Giscard d'Estaing et L. Stoléru. Le tout, au nom du « qualitatif », opposé mécaniquement au quantitatif. « Ils n'ont pas de pain ? disait déjà Marie-Antoinette. Qu'ils mangent de la brioche » (16).

Cette critique brutale ne doit pas faire oublier le rôle globalement positif de l'attaque portée, par le mouvement écologiste, contre le culte des forces productives, dans lequel communiait la quasi-totalité des forces de gauche et d'extrême-gauche, et qui les a enfermées dans une ligne de résistance économiste face à la Crise.

« Comment n'avons-nous pas remarqué que chaque mode de production, lorsqu'il arrive sur la fin de sa course, atteint des limites dans l'exploitation de la nature qui semble être les limites de la nature elle-même ? Limites qu'il veut dépasser en exacerbant son emprise jusqu'à la stagnation, voir la destruction de ce qu'il prétend développer (17).

« Que la prise de conscience écologique ne soit rien d'autre que la forme actuelle de la prise de conscience des limites de la production capitaliste : voilà une autre chose qui nous avait complètement échappé » (18).

## L'OPERAISME

*Venons-en maintenant à la Position 2, qui voit dans les forces productives la matérialisation d'un rapport de force entre les classes. Même si la position présentée dans ce livre (chapitre X) est plus nuancée (nous avons pris en compte la coopération, la socialisation du savoir, son incorporation dans la machinerie, etc.), elle se rattache principalement à cette position 2, dans la me-*

(16) Voir ma critique de la convergence de thèmes « néo-socialistes » et « néo-libéraux », dans : « Derrière les programmes, voir les forces... » (Les Temps Modernes, décembre 1976 ; repris et développé dans le recueil édité par S.C. Kolm, Solutions Socialistes, Ramsay, 1978). Cette critique est développée par J.P. Garnier et D. Goldschmidt, Le « socialisme » à visage urbain, Ruptures, 1978.

(17) On déchiffre cette idée en filigrane dans les études médiévistes de l'Ecole des Annales à propos de la grande crise de la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, qui enlève à l'Europe plus de la moitié de ses habitants.

(18) José Stacco, « Produire ? », Partis-Pris n° 1, mai 1978, éd. SEP, 1, rue Keller, 75011 Paris.

sure où le développement de la coopération est pour nous dominé par la tendance à la séparation, à la dé-  
possession du producteur direct.

Cette position, nous l'avons dit, est représentée par deux courants théoriques : l'althussérisme français et l'opéraïsme italien. Même si les thèmes correspondants (anti-productivistes, anti-hiérarchiques) sont depuis dix ans portés au sein de la Confédération Française Démocratique du Travail, c'est essentiellement en Italie qu'ils ont réussi leur « percée » tant dans le débat politique que syndical (19).

Ce qui était reproché à la version italienne de la Théorie des forces productives, c'était non seulement son gradualisme (le capitalisme développe automatiquement les forces productives qui engendrent le socialisme) mais plus largement la séparation qu'elle induisait entre production et répartition, entre l'usine et la société, entre lutte économique et lutte politique, entre les conditions matérielles de l'existence de la classe ouvrière et sa conscience de classe, ce qui aboutit à séparer la lutte de classe dans la production et le projet socialiste. Bref : le révisionnisme rompt avec le matérialisme. La « réaction subjectiviste » (20) à la théorie des forces productives va au contraire concentrer son attention sur la forme imposée au processus productif par le rapport social capital/ouvriers.

Un premier rameau avec Fox, Ferraris, Lettieri, etc., insiste essentiellement sur la critique de l'organisation du travail par le Capital, et lui oppose des projets de « nouveau modèle de développement » et de « contrôle ouvrier ». C'est évidemment ce rameau qui, à travers l'œuvre d'A. Gorz, a touché la France le premier. Son principal défaut est de réduire la classe ouvrière à une pauvre bête ayant vendu sa peau : la critique de la façon dont on la tanne prend alors nécessairement un tour moraliste (c'est inhumain) ou rationaliste (on pourrait faire tellement mieux avec un peu de participation). Même s'il ne tombe pas dans ce dernier travers, l'ou-

(19) Comme je l'ai indiqué, quelques-uns (A. Gorz, puis A. Granou, introduisant en France, dans les années 60, des échos de la réflexion des Italiens. Mais A. Gorz (dont les livres et articles ne furent pas sans écho dans la Cité) s'intéressait surtout aux techniciens. Sans doute parce qu'il n'y avait pas en France de ces grandes luttes d'O.S. qui firent tomber le gouvernement Tambroni.

(20) Selon les termes de la thèse « Sur le matérialisme » du Premier Congrès National de Lotta Continua (Ed. Lotta Continua, 1975). Cette organisation procédait alors à un bilan de sa filiation opéraïste. La classification des courants ici présentée s'inspire de cette thèse.



vrage cité d'A.D. Magaline n'échappe pas au premier défaut.

L'autre rameau, apparemment tout opposé, constitue le « filon opéràiste » proprement dit. Face au « Plan » du Capital se dresse le « Contropiano » (21) de la Classe ouvrière, qui vient bloquer l'accumulation. La lutte des classes se résume à une série d'offensives et de contre-offensives, portées au niveau du procès de travail, et donc de la structure du prolétariat. Ce qui débouche sur une double mythologie (que nous critiquerons ultérieurement) : celle d'un Capital doué de raison planificatrice stratégique, incarné par son Etat, et celle, symétrique, de la Classe. En suivant l'œuvre d'A. Negri, on peut reconstituer le combat de ces deux titans (22).

Jusqu'en 1917, la classe ouvrière est composée d'ouvriers professionnels « possesseurs » de leur savoir-faire ; la grande industrie n'est pas taylorisée. Les Révolutions russe, italienne, allemande, sont l'œuvre de l'Ouvrier Professionnel (23). Face à la menace, le Capital réagit par le fordisme, qui détruit l'O.P. et lui substitue l'Ouvrier de Masse, sapant ainsi la possibilité d'une organisation prolétarienne de type élitiste (léniniste). Cependant, cette « massification » de la production engendre la crise de surproduction des années 30 ; l'Etat keynésien intervient alors en imposant l'extension de la consommation ouvrière. Deux avantages : faire la part du feu, face à la pression ouvrière (rendre ses bases au réformisme ouvrier), et d'autre part amorcer la planification du Capital sous l'égide de l'Etat. Mais cette réponse reste contradictoire. Car l'élévation de la composition organique du capital, « voie technologique de la répression », aboutit à une baisse du taux de profit si elle n'est pas compensée par une hausse du taux d'exploitation. La bataille de l'Ouvrier-Masse contre l'Etat-Plan va donc se porter sur le terrain du salaire ; ou l'Etat-Plan parvient à la maintenir dans le cadre fixé par le schéma d'accumulation (celui de « l'Age d'Or »), ou le prolétariat fait « sauter le plan du Capital ». On

(21) Titre d'une revue opéràiste.

(22) Cité ici d'après le recueil *La classe ouvrière contre l'Etat*, Galilée, 1978. Voir notamment : « Sur Keynes » (p. 33 sq.), « Marx sur le cycle et la crise » (pp. 100-115), « Crise de l'Etat-Plan » (p. 184), « Prolétaires et Etat » (thèse 1 et 6). J'intègre à l'exposé qui suit des prolongements empruntés à S. Bologna (divers articles dans *Lotta Continua* en 1977-1978).

(23) Effectivement, « L'Ordine Nuovo » de Gramsci est profondément marqué par le culte de la professionnalité, du travailleur collectif capable de remettre en marche les usines (voir note 27).

assiste ainsi à une « simplification de la lutte de classes » : le taux de partage profit/salaire exprime directement, politiquement, le « pouvoir de commandement » de l'Etat capitaliste sur la Classe.

Dans les années 60, « le réformisme est sorti de son lit ». La Classe arrache des augmentations de salaire qui brisent le « miracle italien », ces conquêtes se généralisent à l'ensemble du « prolétariat » (c'est-à-dire l'armée de réserve) : étudiants, pensionnés, chômeurs, etc. « La Classe devient prolétariat sur le terrain social tout entier ». La lutte est portée sur le terrain de la dépense publique (capital de l'« Etat-usine » (24) : autoréductions, abus des congés-maladie et de la caisse de chômage, etc.).

Le Compromis Historique propose une reconduction du keynésianisme, devenu à la fois impraticable (pour le Capital) et réactionnaire (pour le prolétariat). En réalité, la Crise déchaînée par le Capital est une véritable opération de destruction des forces productives, dont la cible est l'ouvrier-masse engendré par l'automatisation. Mais cette opération de « décentrement productif », visant à jouer « l'Usine contre la Société » par la mise en chômage de l'ouvrier-masse, en portant encore plus loin l'automatisation et la tertiarisation, se heurte à la généralisation de l'ouvrier-social. Lorsque éclate en 1977 le « Mouvement » des étudiants et des « sous-employés », les « Autonomes » qui ont suivi Negri n'hésitent pas à transférer à cette incarnation de l'Ouvrier Social le flambeau que détenait dans les années 60 l'Ouvrier-Masse de Mirafiori.

Mais un autre rameau s'est détaché de l'opéraïsme pour rejoindre le camp du réformisme : avec Asor Rosa, Cacciari et M. Tronti, il parle d'un « usage ouvrier du Capital ». Les thèses d'A. Negri amènent en fait à cette même conclusion : « La classe ouvrière, au lieu d'être manœuvrée, se déplace elle-même et subordonne le capital à ses propres comportements » (25). Pourtant A. Negri souligne qu'il reste toujours à détruire la dernière ligne de repli du « pouvoir de commandement du Capital » : son

(24) A. Negri, « L'Etat, les dépenses publiques », *Critiques de l'économie politique* n° 3, Maspéro, avril-juin 1978.

(25) *La classe ouvrière contre l'Etat*, p. 285. Voir aussi 124-126, et 205. La possibilité formelle de cette convergence, à première vue extraordinaire, mais confirmée par le ralliement de nombreux ex-opéràistes au P.C.I., explique peut-être que des économistes membres du P.C.F., comme C. Pailloix (qui, en revanche, fustige le pessimisme de Magaline) ou S. de Brunhoff, n'hésitent pas à citer élogieusement A. Negri (qui, pour le P.C.I., est un « fasciste rouge »).

Etat terroriste. Mais en faisant de la massification du prolétariat le produit de la réaction capitaliste à la Révolution d'Octobre, et en faisant de cette massification un bloc rigide et invincible, l'opéraïsme ouvrait la voie aux thèses euphoriques qui ont conduit certains à rejoindre le projet néo-révissionniste du « nouveau modèle de développement », d'autres (tels *Lotta Continua*) à parler d'un usage ouvrier du révisionnisme. Euphorie qui s'est écroulée le 20 juin 1976 avec la défaite du P.C.I. devant la Démocratie Chrétienne.

Ainsi, paradoxalement, la Position 2, qui exalte l'Autonomie de la Classe Ouvrière, son statut de « Classe pour soi », en arrive à rejoindre les tenants de l'Amendement à la Position 1. Qu'ils aient choisi le camp de la « Première Italie », celle qui travaille dans les grandes usines et aspire à « se faire Etat », c'est-à-dire à prendre la direction de la gestion de la Crise, ou qu'ils aient choisi l'« autre Italie », celle des marginaux qui ont déclaré la guerre à l'Etat, ils considèrent que la Classe est maintenant à même d'imposer son Plan ou ses « besoins », et ne diffèrent que sur la possibilité de s'emparer tel quel du « pouvoir de commandement » incarné par l'Etat capitaliste.

A l'origine de cette impasse, une triple réduction. D'abord, une réduction des rapports capitalistes au troisième des rapports constitutifs du mode de production que nous avons introduits : l'opposition capital/ouvriers dans l'organisation du travail, en omettant symétriquement la concurrence intercapitaliste et le caractère marchand de la force de travail (d). Cette réduction renvoie au problème plus général du « capital planifié », et nous en traiterons dans la Conclusion générale de cette Première partie. Signalons simplement qu'elle aboutit à faire de la Classe un bloc, sans que soit posé le problème de sa constitution comme classe pour soi par-delà la diversité des conditions et des statuts des prolétaires. C'est pourquoi l'opéraïsme tend à exalter la figure typée d'un prolétaire figurant son époque et exprimant la totalité des

(d) La première partie de mon livre présente successivement ces trois rapports sociaux :

— le caractère marchand de l'économie capitaliste (contradiction social/privé) ;  
— la séparation du producteur de la propriété de ses moyens de production (d'où le salariat, la « soumission formelle » du travail au capital) ;

— la séparation du producteur de la possession, de l'appropriation réelle, des moyens de production (ce qu'étudie la présente section).

Je présente, en annexe à cet article, un extrait de la première section, qui montre l'incompréhension, chez A. Negri, du premier de ces rapports.

contenus du Communisme à un moment donné du cycle des luttes : Gasparazzo ou Alice (26).

La seconde réduction fait du rapport social d'appropriation réelle ou de dépossession un pur rapport social, entre classes, et non un rapport des hommes entre eux dans l'appropriation de la nature. C'est pourquoi « l'ouvriérisme » a pu si facilement en 1977 abandonner le terrain de l'usine : même si la massification a eu pour enjeu la maîtrise du procès de travail, une fois la première réalisée, la seconde n'est plus qu'un prétexte. Etre prolétaire ne renvoie plus à un statut professionnel d'ouvrier. Les formes de coopération, à l'intérieur du procès de travail, qui, chez Marx, Engels, Lénine ou Gramsci, fondaient le rôle dirigeant de la Classe Ouvrière (et induisait une forte déviation productiviste [27]) n'ont plus aucune importance quand est déprécié à ce point l'autonomie, voire même la pertinence du concept de « force productive ».

Une troisième réduction, qui résume les précédentes, fait de ce rapport un pur rapport vertical abstrait : le rapport de « commandement ». Finalement, la lutte de classe n'oppose plus que la tyrannie et la révolte (ou

[26] Gasparazzo est l'émigrant monté dans les années 60 du Mezzogiorno vers les usines Fiat de Mirafiori. Alice est la jeune prolétaire féministe, libre comme l'air, du Mouvement de 1977.

Pour une critique de cette tendance (qui a au moins le mérite de rechercher le support matériel de son projet politique), voir « La linea attuale di Lotta Continua : novità et contraddizioni », *Nuovo Impegno*, 1974, n° 30. Cette revue est animée par des marxistes-léninistes « classiques » sortis vers 1969 de l'opéraïsme (Luperini, etc.).

[27] Les trois premiers ont souvent évoqué l'habitude de la discipline industrielle chez les ouvriers (opposée aux habitudes individualistes des petits producteurs marchands) pour fonder le rôle d'avant-garde du prolétariat. Quant à Gramsci, si nous avons vu à quel point il a su repérer les bases du corporatisme ouvrier dans le propre statut de « vendeur de sa force de travail » du prolétariat, il continue à parler, avec ses maîtres anarcho-syndicalistes (De Léon, Soral), le culte de la professionnalité propre au type d'ouvrier de l'avant-fordisme : l'O.P. qui, s'il n'est pas propriétaire de ses moyens de production, en reste néanmoins possesseur. C'est pourquoi Gramsci, qui critique radicalement le salariat, ne remet pas en cause l'organisation du travail dans l'entreprise : « Chacun est indispensable, chacun est à son poste et chacun a une fonction et un poste. Jusqu'au plus ignorant et au plus arriéré des ouvriers, jusqu'au plus vaniteux et au plus « dandy » des ingénieurs, tous finissent par se convaincre de cette vérité à travers l'expérience de l'organisation d'usine : tous finissent par acquiescer assez de conscience communiste pour mesurer quel grand pas en avant représente l'économie communiste par rapport à l'économie capitaliste » (p. 281).

« L'ouvrier ne peut se concevoir lui-même comme producteur que s'il se conçoit comme une partie indissociable de tout le système de travail qui se résume dans l'objet fabriqué que s'il se ressent, vivant en lui, l'unité de ce processus industriel qui exige la collaboration du manœuvre, de l'ouvrier qualifié, de l'employé d'administration, de l'ingénieur, du directeur technique » (p. 285).

Pareille idéologie convient bien aux horlogers autogestionnaires de chez Lip (la Franche-Comté n'est-elle pas le berceau de l'anarcho-syndicalisme ?), elle est scandaleuse pour l'O.S. de Flins (et même pour l'O.S. de Lip, comme on le voit avec les problèmes de la mise en place de la coopérative Lip en 1978).

Pour une critique nuancée des thèses productivistes de Gramsci, voir les textes de Lotta Continua dans « Les Temps Modernes » de juin 74 : pp. 2225, 2227, 2254-2272. Voir aussi la critique de l'idéologie italienne du « contrôle ouvrier », qui s'inspire du productivisme de Gramsci tout en le dépassant mais en restant piégé dans l'usine (pp. 2199-2200).

le projet réformateur). La spécificité du mode de production capitaliste est dissoute. Le matérialisme se résume à la thèse, juste mais courte, qu'« on a raison de se révolter ».

## LE DOUBLE ASPECT DU PROLETARIAT ET DES FORCES PRODUCTIVES CAPITALISTES

Nous disposons à présent de quelques éléments qui, par la négative, viennent cadrer ce que pourrait être une position dialectique révolutionnaire du problème, la fameuse « Troisième position ». Insistons au préalable sur un point : il ne s'agit pas d'un retour à la « véritable » position marxiste. Les tenants de la théorie des forces productives trouveront toujours des citations pour étayer le caractère « marxiste » de leurs thèses. Ch. Bettelheim a beau passer les derniers textes de Lénine à la loupe, B. Coriat a beau tenter de défendre les *Grundrisse* contre Richta : il est incontestable que Lénine trouvait du bon au taylorisme et Marx au machinisme, qu'ils pensaient que ça pouvait toujours servir à construire le Communisme. Pire : contre les anarchistes, Engels et Lénine n'hésitent pas à parler de la « salubre discipline de l'usine » (28).

On pourrait se contenter de parler de « scories » : Marx et Lénine baignent dans l'idéologie dominante de leur propre époque, et la vision du monde techniciste de la bourgeoisie imprègne le prolétariat. Mais cette vision du monde a des racines matérielles, et ce sont elles qui engendrent la classe ouvrière et les forces productives capitalistes. Il est donc beaucoup plus intéressant de retourner directement à l'étude de la dialectique objective des conditions de la production et du projet révolutionnaire prolétarien, en considérant que les textes ambigus de Marx ou de Lénine renvoient justement au caractère objectivement contradictoire de cette dialectique. Prendre au sérieux une dialectique, c'est prendre au sérieux à la

(28) Ce qui permet aux Nouveaux Philosophes de retrouver sans peine le Goulag dans Lénine. Inutile de nier que, de même, l'Inquisition est effectivement dans les Evangiles (le Christ ne dit-il pas : « Qui n'est pas avec moi est contre moi » ? « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise » ?). Ce n'est pas avec d'aussi misérables réponses que l'on combattra les Nouveaux Philosophes, mais en prenant en compte leurs critiques de fond au « marxisme historiquement constitué ». Naturellement, ce n'est pas parce que Lénine et Staline avalent trop le Marx que l'U.R.S.S. a échoué dans le capitalisme d'Etat. Ch. Bettelheim montre de façon beaucoup plus matérialiste comment la reproduction des rapports capitalistes, base de départ inévitable de l'expérience soviétique, l'a emportée sur les tentatives, souvent marquées il est vrai d'illusions productivistes, de faire naître des rapports et des pratiques communistes.

fois l'unité et la lutte entre les pôles opposés qui constituent son objet. Dans notre critique de la théorie des forces productives, sous sa forme « amendée », nous n'avons pris en compte qu'un seul aspect du problème : le caractère capitaliste des forces productives d'une part, le caractère « en soi » de la classe ouvrière, définie comme place dans les rapports de production capitaliste d'autre part.

Or le prolétariat présente un double aspect :

— Il est défini, comme « classe en soi », par la structure du capitalisme. S'il n'y avait pas de capitalisme, il n'y aurait pas de prolétariat. Le prolétariat, c'est une situation, un « état » dans la société capitaliste. Les membres de la classe ouvrière vivent et mangent en s'inscrivant dans ses rapports de production. Or, « il faut bien vivre ».

— Mais, comme « classe pour soi », autonome, qui prend conscience de sa situation et veut s'en libérer, le prolétariat est antagonique au capitalisme, il vise à sa destruction (donc à sa propre abolition comme classe des prolétaires exploités).

Ces deux aspects sont indissolublement liés : s'il n'y avait de classe ouvrière dans les rapports de production capitaliste, il n'y aurait pas de tendance à la révolution prolétarienne. Mais en même temps, ils sont polairement opposés : ce n'est pas la même chose de lutter pour plus de salaire, plus de contrôle, dans la société capitaliste, et de lutter pour l'abolition du salariat, pour le Pouvoir Ouvrier. Cela correspond à deux stratégies, deux tactiques, deux formes d'organisation contradictoires, même si les deux stratégies peuvent temporairement se confondre dans une tactique unique, même si les orientations correspondantes peuvent se disputer l'hégémonie sur une structure organisationnelle syndicale unique. Car cette lutte entre deux projets repose sur la base unique de la condition matérielle faite au prolétariat dans la société capitaliste (29).

(29) C'est la base de la tactique de « Front Unique » préconisée par Lénine au III<sup>e</sup> congrès de l'Internationale Communiste.

Remarquons que cette coexistence de deux « sciences de classe » dans le prolétariat interdit de jauger le caractère « anti-capitaliste » d'un mouvement de masse à la présence de la classe ouvrière en son sein. Dans *Le Capital et son Espace* j'écrivais que dans les mouvements sur les « fronts dits secondaires » (régionalisme, écologisme, féminisme) coexistaient une tendance moderniste (ou rétrograde) et une tendance anti-capitaliste, et que cette dernière ne pourrait progresser que par le lien de ce mouvement à la lutte des classes. J'aurais dû préciser que « l'hégé-

*Assim.*

C'est pourquoi Marx peut écrire, en parlant du syndicat :

« Les syndicats agissent utilement en tant que centres de résistance aux empiètements du capital. Ils manquent en partie leur but dès qu'ils font un emploi peu judicieux de leur puissance. Ils manquent entièrement leur but dès qu'ils se bornent à une guerre d'escarmouches contre les effets du régime existant, au lieu de travailler en même temps à sa transformation et de se servir de leur force organisée comme d'un levier pour l'émancipation définitive de la classe travailleuses, c'est-à-dire pour l'abolition définitive du salariat » (30).

Et de même Gramsci, qui reconnaît dans l'Association, même primaire, du prolétariat face à la concurrence du marché capitaliste un élément fondamentalement positif, reconnaît dans ce même associationnisme la base matérielle du réformisme, sans faire aucunement appel à la « trahison des chefs vendus » :

« Le principe de l'association et de la solidarité devient l'essence même de la classe laborieuse, il change la psychologie et le comportement des ouvriers et des paysans. Des groupements et des organismes sont créés à travers lesquels ce principe s'incarne ; ils servent de base de départ au processus de développement historique qui mène à la mise en commun des moyens de production et d'échange » (31).

Et pourtant : « Les ouvriers sentent que l'ensemble de "leur" organisation est devenu un appareil tellement énorme qu'il a fini par obéir à des lois qui lui sont propres, impliquées dans sa structure et son fonctionnement complexe, mais étrangère à la masse qui a pris conscience de sa mission historique de classe révolutionnaire. Ils sentent que leur volonté n'arrive pas à s'exprimer de façon claire et précise,

monie prolétarienne » n'est nullement garantie, (et ne présuppose même pas toujours) par l'implication de la classe ouvrière, elle-même concernée par cette ambivalence.

(30) Conclusion de Salaires, prix et profits.

Dans le Manifeste, Marx et Engels étaient encore plus nets: le principal intérêt de la lutte revendicative, c'est qu'elle développe l'associationnisme, et celle-ci permet à son tour une forme de lutte supérieure. « De temps en temps les prolétaires sont vainqueurs, mais seulement pour un temps. Le fruit réel de leurs luttes réside, non dans leur résultat immédiat, mais dans l'extension de l'union des travailleurs. »

(31) « La conquête du pouvoir. »

à travers les actuelles hiérarchies de leur institution » (32).

Mais, de la même façon que le Syndicat est un outil indisponible pour le Pouvoir Ouvrier, de la même façon les forces hautement productives et socialisées du capitalisme développé forment une base largement inutilisable pour l'édification du communisme.

Et pourtant, Marx, dans les *Grundrisse*, alors même qu'il dénonce le caractère « étranger » au producteur du système automatique de machines, y reconnaît « les conditions matérielles capables de faire éclater la base étreinte du capital » (33).

C'est que les forces productives développées par le capitalisme ont elles aussi un double aspect : socialisation extrême des puissances manuelles et intellectuelles du travail combiné, capable d'abaisser au maximum le temps de travail socialement nécessaire à la reproduction des producteurs, mais cela sous la contrainte de l'appropriation privée par des capitalistes, qui n'abaissent le temps de travail nécessaire que pour accroître la plus-value. Socialisation en un double, un triple sens même : effacement des barrières entre les branches par l'augmentation des consommations intermédiaires, de branche à branche et de pays à pays, développement de la coopération, de plus en plus complexe, à l'intérieur de chaque unité de production, fusion des savoir-faire et des expériences parcellaires en un savoir scientifique général. Mais appropriation privée en un triple sens : monopolisation des moyens de production entre les mains des capitalistes, dépossession des producteurs et incorporation de leur savoir-faire dans la machinerie complexe sous la seule autorité des agents de la domination capitaliste, enrôlement des puissances intellectuelles sous la forme d'une « Science » séparée, du côté du Capital.

Nous avons montré, dans le chapitre X, l'unité de ces deux aspects : sans la propriété capitaliste, pas de socialisation des forces productives. Mais nous avons esquissé, dans le chapitre XV, la lutte entre ces deux aspects, qui constituent la contradiction fondamentale du capitalisme (que nous développerons dans les II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> parties) : hausse de la composition organique abaissant le taux de profit, dévalorisation du capital engagé compensant sa

(32) « Syndicats et conseils. »

(33) Tome II, p. 223, Editions Anthropos.

mise en valeur, contradiction entre la hausse du taux d'exploitation et la hausse de la masse de marchandises à réaliser.

Il y a deux façons d'envisager la lutte à partir de l'unité dans une contradiction, et A. Heller a magistralement montré comment Marx oscillait entre les deux (34).

— la voie évolutionniste, où l'un des aspects est nécessairement et progressivement dominé et résorbé, où l'autre aspect se développe au point de « dépasser » la contradiction. On se contente de prolonger l'unité en résorbant les aspects négatifs du premier aspect ;

— la voie de l'autonomisation de l'un des aspects, et de la rupture révolutionnaire.

La théorie des forces productives, l'évolutionnisme du « marxisme » de la II<sup>e</sup> et de la III<sup>e</sup> Internationales, emprunte la première voie : l'appropriation privée disparaît et la socialisation l'emporte. D'où l'intérêt de la critique par les althussériens des résidus de la dialectique hégélienne dans certains textes de Marx. Notamment la fameuse Préface de la *Contribution* :

*« A un certain stade de leur développement, les forces productives matérielles de la société entrent en contradiction avec les rapports de production existants, ou, ce qui n'en est que l'expression juridique, avec les rapports de propriété au sein desquels elles s'étaient mues jusqu'alors. De formes de développement des forces productives qu'ils étaient, ces rapports en deviennent des entraves. Alors s'ouvre une époque de révolution sociale. Le changement dans la base économique bouleverse plus ou moins rapidement toute l'énorme superstructure. [...] Les rapports de production bourgeois sont la dernière forme contradictoire du processus de production sociale, contradictoire non pas dans le sens d'une contradiction individuelle, mais d'une contradiction qui naît des conditions d'existence sociale des individus ; cependant les forces productives qui se développent au sein de la société bourgeoise créent en même temps les conditions matérielles pour résoudre cette con-*

(34) Agnès Heller. La théorie des besoins chez Marx, UGE 10/18, 1978. Voir en particulier le chapitre IV. Cependant, dans le détail de l'exposé, A. Heller confond souvent différents problèmes, changeant tantôt d'idée, tantôt d'exemple (voir note 55). L'introduction de la « théorie des besoins » a eu une très grande importance en Italie au moment de la crise de l'opéraïsme. Voir par exemple les articles de A. Negri, A. Vignorelli, P.A. Rovatti, Aut Aut, 155-156, septembre-décembre 1976.

*tradition. Avec cette formation sociale s'achève donc la préhistoire de la société humaine. »*

On retrouve la même idée dans le *Capital* :

*« Le monopole du capital devient une entrave pour le mode de production qui a grandi et prospéré avec lui et sous ses auspices. La socialisation du travail et la centralisation de ses ressorts matériels arrivent à un point où elles ne peuvent plus tenir dans leur enveloppe capitaliste. Cette enveloppe se brise en éclats. L'heure de la propriété capitaliste a sonné. Les expropriateurs sont à leur tour expropriés » (35).*

Cette conception du « dépassement » présuppose une certaine idée de l'unité des éléments en lutte : les deux pôles restent extérieurs l'un à l'autre, et ce qui fonde leur unité fonde aussi la victoire de l'un d'entre eux. Dans le cas des forces productives, la forme de la socialisation est indépendante du fait qu'il y a socialisation par des propriétaires-exploiteurs privés. Certes, les capitalistes ont socialisé les forces productives, mais... les forces productives socialisées sont des forces productives socialistes (36). La chrysalide est déjà un papillon quand elle fait éclater le cocon...

Face à cette position, la critique althussérienne a réaffirmé le caractère capitaliste des forces productives qui font craquer « l'enveloppe » : la chrysalide n'est toujours pas présentable. Dès lors, la Crise n'est qu'un moment de la reproduction de la correspondance entre rapports de production et forces productives. Non seulement elle ne permet pas de « dépasser » les rapports capitalistes, mais encore (position extrémiste de Balibar), elle ne risque même pas de les miner (37).

Remarquons que cette critique vaut tout autant contre l'opéraïsme (38). Selon une vieille tradition du marxisme ita-

(35) Le K. I, ch. XXXII, « Tendance historique de l'accumulation capitaliste », p. 566. Dans l'ensemble du développement, la « tendance » au renversement du Capitalisme figure dans le prolongement exact des grandes « lois tendancielles » de l'accumulation (centralisation, etc.) ! Cependant, remarque A. Heller, Marx y introduit l'écho de « l'autre dialectique » (la révolte des exploités) sans que cela soit nécessaire à l'argumentation présentée.

(36) Comme le remarquent les auteurs de Lire Le Capital, il faut pour cela réduire le caractère privé à la propriété juridique, et ignorer le rapport d'appropriation réelle.

(37) Comment alors « faire bouger » l'Histoire ? E. Balibar est bien incapable de répondre (voir mon article D'Althusser à Mao ? Les temps modernes, nov. 1973).

(38) On peut d'ailleurs appliquer à l'opéraïsme la critique althussérienne de l'historicisme, qui veut que l'homme, produit d'une époque donnée, soit naturellement capable de transformer cette époque.

lien (on la retrouve aussi bien chez A. Gramsci que chez A. Bordiga), l'opéraïsme identifie immédiatement, ou au moins très rapidement, classe en soi et classe pour soi. Le Capital crée l'ouvrier-masse pour détruire l'ouvrier professionnel, mais l'ouvrier-masse se dresse aussitôt face à lui avec un nouveau « contre-plan ». Et de même pour l'ouvrier social. Bien entendu, le glissement existe tout autant chez Marx à propos du prolétariat qu'à propos des forces productives :

« Le développement de l'industrie, dont le promoteur involontaire est la bourgeoisie, remplace l'isolement des travailleurs, dû à la concurrence, par leur union révolutionnaire, due à l'association... Ce que la bourgeoisie produit donc, par-dessus tout, c'est son propre fossoyeur. Sa chute et la victoire du prolétariat sont également inévitables » (39).

Mais le fossoyeur en soi est-il un bâtisseur pour soi ? L'ouvrier-masse, l'ouvrier-social, sont-ils spontanément dotés de « capacité hégémonique », capables de « présenter leur intérêt comme celui de la société tout entière » ? C'est ce que n'hésitent pas à affirmer les opéraïstes, confondant souvent « intérêt ouvrier » et « besoins radicaux » (40). Or la classe telle qu'elle est constituée par le Capital a des « intérêts » à défendre dans cette société, qui ne sont pas forcément radicaux et forcément ceux de ses alliés.

Finalement, le « dépassement hégélien » ne nous mène... qu'au capitalisme (41). Les forces productives léguées par le capitalisme sont réactionnaires, et la classe ouvrière, responsable en dernière instance du développement de ces forces, intégrée et corporatisée dans l'ordre capitaliste, n'est pas loin d'être aussi réactionnaire !

### L'ILLUSION DE LA « PAGE BLANCHE »

Mais alors, ne vaudrait-il pas mieux fonder le projet socialiste sur l'absence de développement des forces productives, et, pourquoi pas, sur l'absence de la classe ouvrière ? La réaction subjectiviste au révisionisme se replia, dans certains pays, vers les années 60, sur cette

(39) Conclusion du premier chapitre du Manifeste, « Bourgeois et prolétaires ».

(40) Distinction développée par A. Heller.

(41) Ce que A. Glucksmann avait appris dans le milieu des années 60 en lisant Pour Marx, et dont il fit un « tube » commercial, dix ans après, avec Les Maîtres-penseurs..., mais contre Marx.

position : le Tiers-Mondisme. Elle disposait de nombreux drapeaux : les luttes du Tiers-Monde, la stratégie du « Che », la phrase de Mao : « C'est sur la page blanche qu'on écrit le plus beau poème. » Cette réaction entérinait l'inéluctabilité, l'impossible « dépassement » de la contradiction, mais s'en tirait en ~~niait l'un des aspects~~ <sup>changeant de terrain</sup>. Ce faisant, elle eut dans un premier temps un rôle principalement positif, et même doublement. D'une part, comme l'opéraïsme, elle incriminait les forces productives développées en qui la tradition marxiste voyait le fondement, voire le but du socialisme. D'autre part, elle brisait (une seconde fois, après Lénine) le dogme qui va de paire avec l'évolutionnisme hégélien : l'impossibilité de sauter les étapes, la succession des modes de production réglée comme une loi naturelle. K. Marx, qui a décidément fourni autant de pierres pour l'édification de son mausolée que pour sa destruction, avait justement envisagé le cas, et justement à propos des pays « sous-développés », des « maillons faibles ». Dans une lettre à Vera Zassoulitch, il évoque la possibilité de passer de la Communauté Paysanne russe au socialisme, en « sautant » l'étape capitaliste : « Si la Russie continue à suivre la route qu'elle a prise en 1861, elle perdra la chance la plus grande que l'histoire ait jamais offerte à un peuple, et passera alors par toutes les funestes vicissitudes du système capitaliste » (42).

L'idée est simple : quand on a la « chance » d'avoir un rapport des hommes à la nature « déjà » socialisé sans que cela se soit fait par le biais d'une subordination à un propriétaire unique, il serait absurde de passer par la trajectoire petite propriété-propriété monopoliste-capitalisme d'Etat-Socialisme.

On sait que Lénine, qui avait d'abord penché pour la stratégie « classique » (développer le capitalisme d'Etat pour briser la petite production) tenta, avec la N.E.P., de lutter contre la formation d'une bourgeoisie d'Etat par la voie de la libre association des paysans (43). Cette stratégie fut consciemment mise en œuvre par Mao Tsé-toung, qui, ne doutant pas qu'« en définitive l'issue réside dans la mécanisation », réaffirma toujours le primat de la coopération sur la mécanisation.

(42) Lettre à Vera Zassoulitch du 8 mars 1881, publiée dans L'Homme et la Société n° 5, Editions Anthropos.

(43) Cf. Ch. Bettelheim, Les luttes de classe en U.R.S.S., t. 1.

Or cette stratégie vient d'échouer. Même si, comme je le pense, elle a échoué pour des raisons tactiques, et non des raisons de fond, le coup est très grave pour ceux, dont je suis, qui avaient cru voir dans le maoïsme une réponse enfin solide (par-delà la fausse opposition trotskyste) au stalinisme.

Toute la difficulté est venue de ce que, sans le despotisme capitaliste, on n'avait pas non plus la socialisation et la productivité des forces productives capitalistes. On avait oublié l'unité de la contradiction. Mao avait bien dit « faire la révolution et promouvoir la production », mais ceux qui insistaient sur le premier aspect oubliait le second, et les autres ont su conquérir la majorité sur un thème : « Développons la production, et qu'importe si on développe en même temps les rapports de production capitalistes. Chat noir, chat blanc, le bon chat est celui qui attrape les souris ». Les maoïstes avaient eu beau proclamer leur volonté de développer les forces productives, mais pas à n'importe quel prix (44), la prophétie de Marx s'est réalisée :

(44) Tchang Tchouen-kiao, op. cit. : « Tant que les communes populaires n'auront pas assez à offrir pour "pratiquer la communauté des biens" avec les brigades et les équipes de production, et que le système de propriété du peuple tout entier ne disposera pas d'une extrême abondance de produits pour appliquer, parmi nos 800 millions d'habitants, le principe de la répartition selon les besoins, on ne pourra que conserver la production marchande, l'échange par l'intermédiaire de la monnaie et la répartition selon le travail. Quant aux effets nuisibles qui en découlent, nous avons pris et continuerons à prendre des mesures adéquates pour les limiter. »

« Les mesures adéquates », c'est la Révolution culturelle, la critique de Lin Piao et Confucius, la campagne (que lance l'article) contre le droit bourgeois. Ici il faut dire un mot du mythe de la « page blanche ». Certes la Chine est, du point de vue du développement des forces productives « modernes » (capitalistes ou socialistes), une « page blanche ». Cependant, les rapports de production qui ont modelé la Chine pendant 4 000 ans n'en font nullement une « page blanche ». Même si Mao n'en a pas immédiatement conscience, au niveau idéologique, la Chine n'est rien de socialiste, lorsqu'en 1957 les rapports de propriété juridique prennent une avance considérable sur tous les autres aspects de la réalité sociale. « Le socialisme est arrivé très brutalement dans le pays. Nous avons été la vache qui broute des herbes et ne les rumine que plus tard », écrit-il le 8 juillet 1957.

En réalité, la « page blanche » est tellement gribouillée que même la Grande Révolution Culturelle Proletarienne sera contaminée par les formes idéologiques de la culture chinoise traditionnelle. Car il y a une façon de ne pas développer le capitalisme sans pour autant marcher au socialisme : c'est de marcher... vers le mode de production « asiatique », tributaire centralisé, avec sa confiance aveugle, religieuse, dans l'Etat et l'empereur, investi du « mandat du ciel ». Cette forme hideuse de mobilisation des masses sera attisée par la ligne de Lin Piao, qui sera dénoncée et battue par Wang Hong-wen à la Conférence de Lushan, et critiquée ensuite par les Quatre comme « fasciste-féodale ». Quant à Hua Kuo-feng, il prendra bien soin de mobiliser à son profit le mythe du « mandat » (« c'est toi qui est aux affaires, alors je suis tranquille... »).

Dans la base sociale de la clique de Lin-Piao, Yao Wen-yuan attribuera cependant cette ligne à la petite propriété marchande, notamment paysanne. Ce n'est nullement contradictoire : dans un régime tributaire, le petit paysan reste « possesseur » de sa parcelle et tend à s'adresser directement à un Etat tout-puissant : c'est ainsi que Marx analysa le bonapartisme de Napoléon III (dans *Le Dix-Huit Brumaire de Louis Napoléon*).

Comme représentation politique du « sac de pommes de terre » que représentaient les petits producteurs paysans (sur ces points, voir mon article « La dictature du prolétariat », *La Commune*, n° 2, 1976, S.E.P., 1, rue Keller, 75011 Paris).

« Le développement des forces productives est une condition pratique préalable (du communisme), absolument indispensable, car, sans lui, c'est la pénurie qui deviendrait générale, et, avec le besoin, c'est aussi la lutte pour le nécessaire qui recommencerait et l'on retomberait fatalement dans la même vieille gadoue » (45).

## POUR UNE DIALECTIQUE REVOLUTIONNAIRE DES FORCES PRODUCTIVES

Nous pouvons peut-être maintenant avancer d'un nouveau pas en reprenant le problème de la contradiction avec plus de subtilité : c'est la seconde voie évoquée. Il s'agit de comprendre comment, à quelles conditions, sur la base de l'unité et de la lutte des deux aspects de la contradiction, un des aspects peut s'autonomiser et transformer les termes de la contradiction (donc se transformer lui-même). C'est le problème fondamental de la dialectique matérialiste de Marx. On le retrouve partout : de la conception de l'Histoire (« Les hommes font leur propre histoire sur la base de conditions données, héritées du passé ») au mécanisme de la plus-value relative (voir notre chapitre XIII (e)), en fait c'est déjà le schéma, le « paradigme », de la dialectique du travail (46).

(45) L'idéologie allemande, op. cit.

(e) La théorie de la plus-value relative suppose que la valeur sociale soit donnée, et que pourtant elle puisse changer, en « s'appuyant » sur cette donnée. Dans mon livre, je montre que Marx utilise des raisonnements qu'il avait acquis notamment en s'exerçant au calcul différentiel, mais qui sont déjà esquissés par les matérialistes de l'antiquité Epicure et Lucrèce sous le nom de « clinamen ».

(46) Les fondements de cette dialectique sont exposés dans le chapitre VII du *Capital* (« Production de valeurs d'usage »).

Les points-clés en sont les suivants : « Le travail est de prime abord un acte qui se passe entre l'homme et la nature. L'homme y joue lui-même vis-à-vis de la nature le rôle d'une puissance naturelle. [...] En même temps qu'il agit par ce mouvement sur la nature extérieure et la modifie, il modifie sa propre nature, et développe les facultés qui y sommeillent. »

Remarquons que jusqu'ici on peut en dire autant qu'une molécule d'A.D.N. : c'est la dialectique spinoziste de la reproduction, celle à laquelle s'en tenaient les althusseriens. Mais Marx poursuit aussitôt : « Nous ne nous arrêterons pas à cet état primordial du travail où il n'a pas encore dépouillé son mode purement instinctif. Notre point de départ c'est le travail sous une forme qui appartient exclusivement à l'homme. [...] Ce qui distingue dès l'abord le plus mauvais architecte de l'abeille la plus experte, c'est qu'il a construit la cellule dans sa tête avant de la construire dans la ruche. Le résultat auquel le travail aboutit préexiste idéalement dans l'imagination du travailleur. Ce n'est pas qu'il opère seulement un changement de forme dans les matières naturelles ; il y réalise du même coup son propre but dont il a conscience, qui détermine comme lui son mode d'action, et auquel il doit subordonner sa volonté. »

Ce qui éclaire le problème des conditions de la production :

« Le moyen de travail est une chose ou un ensemble de choses que l'homme interpose entre lui et l'objet de son travail comme conducteurs de son action. Il se sert des propriétés mécaniques, physiques, chimiques de certaines choses pour les faire agir comme forces sur d'autres choses, conformément à son but. [...] Dès qu'il est tant soit peu développé, le travail ne saurait se passer de



La difficulté de cette dialectique, c'est que le côté des « conditions données », le côté de la contradiction qui pose l'unité et la lutte (mais la lutte qui reproduit simplement l'unité), ce côté-là ayant déjà fait l'objet des investigations du matérialisme bourgeois, celui du XVIII<sup>e</sup> siècle, le côté « transformation », « autonomisation », s'est trouvé rejeté vers le spiritualisme.

« Le principal défaut de tout le matérialisme passé — y compris celui de Feuerbach — est que l'objet, la réalité, le monde sensible n'y sont saisis que sous la forme d'objet ou d'intuition, mais non en tant qu'activité humaine concrète, en tant que praxis, de façon non subjective. C'est ce qui explique pourquoi le côté actif fut développé par l'idéalisme, en opposition au matérialisme » (47).

moyens déjà travaillés. [...] Outre les choses qui servent d'intermédiaires, de conducteurs de l'action de l'homme sur son objet, les moyens du travail comprennent, dans un sens plus large, toutes les conditions matérielles qui, sans rentrer directement dans ses opérations, sont cependant indispensables ou dont l'absence le rendrait défectueux. L'instrument général de ce genre est encore la terre, car elle fournit au travailleur le locus standi, sa base fondamentale, et à son activité le champ où elle peut se déployer, son field of employment. Des moyens de travail de cette catégorie, mais déjà dus à un travail antérieur, sont les ateliers, les chantiers, les canaux, les routes, etc. »

« A la fois base et champ de déploiement... » nous retrouvons bien la dialectique de l'Histoire et celle de la plus-value relative.

(47) K. Marx et F. Engels, « Première Thèse sur Feuerbach ». Très significativement, lorsqu'elle veut distinguer les deux dialectiques, Agnès Heller emploie les qualificatifs « hegelienne » et « fichtéenne », cette dernière étant celle du développement de la « conscience de soi ». En réalité, si on enlève de la dialectique de Hegel le « devenir-sujet-de-la-substance », on retrouve simplement Spinoza. D'ailleurs Marx (dans La Sainte famille) identifie dans l'œuvre d'Hegel deux éléments hérités : la substance spinoziste et la conscience de soi fichtéenne (voir sur ce sujet la présentation par J. Pommier de la « Dissertation » de Marx : Différence de la philosophie de la nature chez Démocrite et Epicure, Ducros, Bordeaux, 1970). Sur l'opération althusserienne qui consiste à retrancher de Hegel la conscience-de-soi, voir l'Appendice de mon article dans l'édition italienne : Da Althusser a Mao?, Aut Aut, Milan, 1977.

Nous avons dit que le schéma de pensée, le « paradigme » originnaire de la dialectique marxiste était en fait ce mouvement qui distingue la physique d'Epicure et de Lucrèce de celle de Démocrite : le « clinamen », la déclinaison des atomes. Dans le langage encore hégélien du très jeune Marx (1838) ! ce clinamen (qui connaît actuellement un regain de célébrité et de dignité grâce au livre de M. Serres, La naissance de la physique dans le texte de Lucrèce, Minit, 1977) représente justement l'affirmation de l'être-pour-soi singulier, par opposition à la trajectoire des atomes en ligne droite qui représente la détermination par un centre extérieur.

Il est navrant qu'en 1978 on en soit encore à recourir à ces « enfantillages » pour exprimer l'idée d'un procès d'autonomisation, sur la base d'un procès « donné » plus général. Tout se passe comme si, alors que la causalité transitive cartésienne avait obtenu depuis longtemps droit de cité, alors que la causalité spinoziste obtient définitivement droit de cité avec la cybernétique, la biologie moléculaire, la psychanalyse lacanienne, etc., un barrage absolu a été apposé par les gardiens de l'orthodoxie matérialiste contre le « devenir sujet », ce qu'E. Morin appelle « l'auto-génération du soi ». Cette orthodoxie est déjà en retard sur les formes de causalité auxquelles ont recours les sciences de la Nature (je pense à la thermodynamique du déséquilibre de Prigogine, mais ce nouveau paradigme est encore insuffisant pour penser le mouvement réel des masses). Cependant, un rigoureux barrage scientifique (auquel participent aussi bien les Althusseriens dans leur chasse au Sujet, que M. Paty dans « France Nouvelle » qui ont vu dans

Le langage s'est ainsi trouvé piégé dans une série de couples (« objet/sujet », « nécessité/liberté ») dont on est bien obligé de se servir, tout comme un texte se voulant formalisé doit bien avoir recours à la « langue naturelle ».

Nous avons déjà fait cette remarque à propos du couple social/privé, dans la Première section (f). Et là encore, la critique « anti-humaniste théorique » adressée par L. Althusser à Sartre, John Lewis, Karel Kosik, et autres suppôts de la transcendance, loin de nous aider, relève plutôt de « l'esprit de la forteresse » à présent dénoncé. Mais pour peu que l'on veuille bien prendre en compte quelque chose d'externe à la pure reproduction des conditions, et pourtant jailli sur la base des conditions (qu'on l'appelle besoin, projet, aspiration, ou ce qu'on voudra), la dialectique des forces productives peut se rouvrir, et il est à nouveau possible de parler du Communisme comme d'une « tendance » du capitalisme sans retomber chez Hegel ni chez Staline.

Que fournit donc la « base » capitaliste comme condition et incitation à sa transformation révolutionnaire par le prolétariat ?

Comme condition : la socialisation du travail. Et cela, en un triple sens. D'abord, cette socialisation tend à faire « éclater » l'enveloppe capitaliste. Cela ne signifie pas qu'elle entraîne le passage au socialisme. Mais cela signifie du moins qu'elle fragilise la reproduction des rapports capitaliste, qu'elle la met périodiquement en crise (48). Bien sûr, l'enveloppe peut se resouder : au prix d'une guerre mondiale par exemple. Mais la brèche est temporairement ouverte à l'initiative autonome des masses. Ensuite, la socialisation des forces productives est — en-

le livre de M. Serres <sup>qu'</sup> une attaque contre la conception révisionniste, c'est-à-dire bourgeoise de la « scientificité » interdit encore d'avoir recours à toute dialectique faisant intervenir ce quelque chose que Marx voulait rajouter à « tout le matérialisme passé ».

Faudra-t-il avoir recours à la pieuse manœuvre consistant à faire passer la chose sous un manteau formaliste ? Opposer la « dialectique » à la « dialectique » ? Mais pour expliquer un peu ce qu'on veut dire, il faudra bien utiliser les vieux mots « sujets », « soi », même sous la forme du préfixe grec « auto- »...

(f) La contradiction de l'économie marchande (social/privé) induit chez le producteur un comportement de « sujet aliéné ». Comme Althusser n'aime pas la notion de Sujet, il invite à ne pas lire le chapitre I du Capital, qui parle de cette contradiction. Il faut cependant bien parler de ce que l'idéologie bourgeoise évoque par la notion de « sujet », même si ce terme chahute avec lui un tas de représentations idéalistes.

(48) « La révolution ne pourra avoir lieu qu'à la faveur d'une nouvelle crise, mais celle-ci est ainsi inévitable que celle-là K. Marx, Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte. L'étude de « l'inévitabilité de la crise » fera l'objet des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> parties.

tre autres — renforcement de la classe ouvrière en tant que classe en soi. Cela n'en fait pas une force révolutionnaire. Mais si elle le devient... alors l'état des forces productives lui offre un « champ de déploiement » considérable. Enfin — et c'est le point le plus délicat —, même en tant que « socialisation capitaliste, le développement des forces productives offre en effet une « base » au socialisme.

Entendons-nous bien. Ces forces productives, pas plus que l'Etat, ne pourront jamais être « utilisées telles quelles », puisque leur utilisation telle quelle, c'est justement cela les rapports d'appropriation capitalistes. Mais elles offrent une *matière première* pour une nouvelle « révolutionnarisation des forces productives », révolutionnarisation sans rapport avec la précédente, car elle ne se mesure plus par une croissance quantitative, mais par une transformation qualitative (49) : la réappropriation, individuelle et collective, de la maîtrise de la nature, la capacité de « jouissance » dans l'activité pratique qu'elle procure. Une lutte prolongée, opiniâtre, pour reconstruire la socialité du travail en effaçant peu à peu les « stigmates » de la forme privée de son appropriation.

Il est extrêmement probable que dans la période de transition, lutte à mort entre le ~~communisme~~ naissant et le capitalisme agonisant, tout ce qui sera gagné en réappropriation, au prix de discussions et luttes politiques, d'utilisation expérimentale des installations, etc., sera souvent perdu en productivité (50). C'est pourquoi le degré de développement des forces productives capitalistes n'est pas mécaniquement lié à la « maturité du communisme » : il est plus facile de se réapproprier une machine à coudre qu'une chaîne de montage. Mais inversement, la « priorité à la politique », au « faire la révolu-

(49) « Contrairement à l'interprétation dominante, nous devons donc comprendre les phrases classiques évoquant la supériorité des forces productives du socialisme sur celles du capitalisme non comme une supériorité quantitative, non comme quelque chose de plus et de la même nature, mais comme une supériorité qualitative, parce qu'étant fondée sur des rapports différents entre les hommes elle implique des rapports différents des hommes à la nature. » (José Stacco, article cité.)

On est loin de la « loi générale d'économie du temps de travail », qui, selon J.L. Daliemagne, servirait de gradimètre à la totalité des modes de production.

(50) C'est là-dessus que se sont appuyés les adversaires chinois de la gauche maoïste : les « palabres » et « gaspillages » qu'imposaient les « affidés des Quatre » étaient inacceptables dans une Chine à la limite de la satisfaction de ses besoins élémentaires. Certes, comme le rappelle Ch. Bettelheim, le « gaspillage » n'est nullement prouvé, et l'initiative des troubles venait souvent de la droite. Mais la démagogie des uns et les sectorismes des autres (« si vous continuez à former une bande à Quatre, vous allez tomber ! », Mao) entraînerent l'avis de la majorité.

tion », sera d'autant plus réalisable que la reproduction économique sera affranchie de la régulation par le temps de travail, ce qui présuppose que les « besoins nécessaires » soient satisfaits pour une dépense insignifiante de travail vivant. C'est justement là le legs du capitalisme : le développement du temps libre, qui permet la création libre, et fait de l'activité nécessaire elle-même (que Marx n'ose pas toujours appeler « travail ») un jeu, « le premier besoin vital ».

On peut alors lire tout différemment les *Grundrisse*. La mesure du temps de travail disponible devient alors le seul indice *quantitatif* où se lise de façon simple ce qui, dans les forces productives de l'automation, relève de la socialisation, et ce qui relève de l'appropriation privée. Mais à son tour ce temps disponible, en sus du travail nécessaire, que le capital utilise à produire le surtravail, une fois réapproprié par le prolétariat, devient la base de départ pour la réappropriation du temps de travail lui-même (51). La phase de Marx : « Je représente la grande industrie non seulement comme la mère de l'anta-

(51) On peut résumer de la façon suivante ce développement du « chapitre de l'automation » : « Avec ce bouleversement, ce n'est ni le temps de travail utilisé, ni le travail immédiat effectué par l'homme qui apparaissent comme le fondement principal de la production de richesse ; c'est l'appropriation de sa force productive générale, son intelligence de la nature et sa faculté de la dominer, dès lors qu'il s'est constitué en un corps social ; en un mot, le développement de l'individu social représente le fondement essentiel de la production et de la richesse. »

Le vol du temps de travail d'autrui sur lequel repose la richesse actuelle apparaît comme une base misérable par rapport à la base nouvelle, créée et développée par la grande industrie elle-même.

Dès que le travail, sous sa forme immédiate, a cessé d'être la source principale de la richesse, le temps de travail cesse et doit cesser d'être à sa mesure, et la valeur d'échange la mesure de la valeur d'usage.

[Le Capital] tend toujours lui-même à créer du temps disponible d'un côté, pour le transformer en surtravail de l'autre. S'il réussit trop bien à créer du temps disponible, il souffrira de surproduction, et le travail nécessaire sera interrompu, parce que le capital ne peut plus mettre en valeur aucun surtravail. Plus cette contradiction se développe, plus il se révèle que la croissance des forces productives ne saurait être freinée davantage par l'appropriation du surtravail d'autrui.

Les masses ouvrières doivent donc s'approprier elles-mêmes leur surtravail. De ce fait, le temps disponible cesse d'avoir une existence contradictoire. Le temps de travail nécessaire se mesure dès lors aux besoins de l'individu social. [...] Ce n'est plus le temps de travail, mais le temps disponible qui mesure la richesse.

Il va de soi, au demeurant, que le temps de travail immédiat ne peut rester enfermé dans sa contradiction abstraite au temps libre — comme c'est le cas dans l'économie bourgeoise. Le travail ne peut devenir jeu comme le voudrait Fourier, qui a eu le grand mérite de démontrer que le but ultime exige qu'on élimine non seulement la distribution actuelle, mais encore le mode de production, même sous ses formes les plus développées.

Le temps libre — pour le loisir aussi bien que pour les activités supérieures — transformera tout naturellement celui qui en jouit en un individu différent, et c'est cet homme transformé qui se présentera ensuite dans le procès de production immédiat. >>>

Le verbe « devoir », utilisé à plusieurs reprises dans ce passage, exprime à nouveau le « but » de la tendance, mais non plus dans le sens spinoziste, mais au contraire dans le sens de la dialectique de la rupture révolutionnaire, dans le sens des « besoins radicaux » dégagés par A. Heller.

gonisme, mais aussi comme la créatrice des conditions matérielles et spirituelles nécessaires à la solution de cet antagonisme, solution qui évidemment ne pourra pas se faire en douceur » (52), cette phrase de Marx prend un sens limité et précis : les conditions de la solution (la grande industrie) ne sont pas en elle-même la solution.

Mais plus encore que des conditions à la révolution sociale, le développement des forces productives capitalistes en créent le besoin. C'est ici bien entendu qu'affleure l'aspect « idéaliste » de la dialectique matérialiste. Ce « besoin » résume en effet toute l'autonomie de l'aspect révolutionnaire de la contradiction : c'est-à-dire ce qui n'est pas le simple prolongement des tendances antérieures, ce qui en « diffère » (53), ce qui n'est déterminé par l'état des choses existant qu'en s'y opposant : mais c'est déjà beaucoup ! Car les « besoins radicaux » (54), qui d'une certaine façon figurent à l'état de « rêve que l'humanité a dans la tête » (55) avant de se faire « praxis » qui transforme les conditions, ne sont pas le fruit d'une fantaisie arbitraire : ils constituent le « but » d'une tendance réelle, non pas dans le sens de la tendance spinoziste, qui est en générale la nôtre dans ce livre (g), mais dans le sens de la dialectique révolutionnaire, une sorte de subjectivité matérialiste au nom de laquelle on « doit » abolir ce qui est devenu insupportable quand sont créées les conditions de faire autrement : « Nous appelons Com-

(52) Lettre à Kugelmann du 17 mars 1868.

(53) D'où, nous l'avons vu, l'intérêt de Marx pour le calcul différentiel et pour le « clinamén » d'Epicure et Lucrèce.

(54) L'expression est tirée de la Critique de la philosophie du droit de Hegel. Après le passage célèbre « La théorie se fait force matérielle lorsqu'elle s'empare des masses », Marx précise : « La théorie ne peut être réalisée au sein d'un peuple que dans la mesure où elle est réalisation des besoins de celui-ci... Une révolution radicale ne peut être que la révolution des besoins radicaux... »

(55) On verra que depuis longtemps le monde possède le rêve d'une chose dont il lui manque la conscience pour la posséder réellement. [...] Nous pouvons formuler la tendance de notre revue [les « Annales Franco-Allemandes »] en un seul mot : auto-explication de notre époque sur ses luttes et ses aspirations ». Lettre de K. Marx à Ruge, mars 1843, dans Textes 1842-1848, Cahiers Spartacus, 1970.

Même si le discours communiste de Marx s'est beaucoup épuré, sa conception « maieutique » du rapport luttes/programme, mouvement réel/théorie, et donc masses/organisation, ne variera pas. C'est la même qui s'exprime dans le Lénine de « L'Etat et la Révolution » (par exemple à propos de la Commune de Paris), c'est ce que Mao Tsé-toung appelle « ligne de masse » (et qui n'a rien à voir avec une « ligne à l'usage des masses »).

(g) La « tendance spinoziste » est la tendance d'un être à se conformer à sa propre essence, d'une structure à se reproduire, etc. Elle exprime le primat de l'unité sur la lutte dans une contradictoire (primat qui, pour un matérialiste révolutionnaire, ne peut être que relatif et temporel). Comme mon livre traite essentiellement de la « régulation » du capitalisme, le terme « tendance » est employé en général dans son sens spinoziste.

munisme le mouvement réel qui abolit l'état des choses existant » (56).

Est-il besoin de préciser que les « besoins radicaux » s'opposent aux « besoins sociaux » que nous avons définis à propos des schémas d'accumulation (h), comme la révolution s'oppose à la reproduction ? Ces besoins sont pourtant tout aussi matériels et jaillissent de la même base : mais les premiers s'opposent à la pérennité et à l'approfondissement des rapports capitalistes eux-mêmes, les seconds s'inscrivent au contraire dans leur dynamique. Y compris dans le domaine économique : les premiers bloquent l'accumulation, ouvrent la crise du système, les seconds sont au contraire intégrables dans la programmation capitaliste, ils aiguillonnent le développement des forces productives. Ainsi s'opposent la lutte ouvrière autonome, et la lutte syndicale trade-unioniste.

Ces « besoins radicaux, quels sont-ils ?

Marx les déduit dès l'abord de la Critique de l'Economie Politique par la méthode hégélienne de la Négation, en des pages aussi belles et ténébreuses que l'Evangile de Saint Jean : *Les Manuscrits de 1844* (57). De fait, derrière Feuerbach et Hegel affleure le mythe de la Croix et de la Résurrection, ici de l'Aliénation et de la Réappropriation : « L'être humain devait être réduit à cette pauvreté absolue pour pouvoir donner naissance à toute sa richesse intérieure. »

Mais au fur et à mesure que Marx passera d'une cri-

(56) L'Idéologie Allemande, op. cit., p. 45.

Agnès Heller expose la différence entre les deux dialectiques en invoquant d'une part le couple « Hegel/Fichte » : d'un côté la transformation de « devoir » en causalité naturelle, de l'autre sa transformation au « devoir collectif ».

D'autre part elle s'appuie tantôt sur la contradiction « force productive/rapport de production », tantôt sur la contradiction « social/privé » du chapitre 1.

S'il est vrai que ce dernier exemple est incompréhensible dans la dialectique, plus spécifiquement spinoziste qu'hégélienne, de la « loi naturelle » (et c'est pourquoi Althusser interdisait de lire ce chapitre), on ne peut pas dire que la seconde dialectique soit spécifique à la contradiction social/privé.

Je proposerais, pour désigner les deux dialectiques, les couples « spinoziste/spécifiquement marxiste », ou « dialectique de la reproduction/dialectique de la rupture ». (On sera évidemment tenté d'opposer plutôt immanence et transcendance, nécessité et liberté, etc.) Remarquons que, pour chaque contradiction donnée, les deux dialectiques ne sont pas étrangères l'une à l'autre : elles forment une contradiction, avec unité et lutte, etc. D'où le « double caractère » des forces productives, de la Classe ouvrière, et même des besoins sociaux/radicaux.

(h) Les « besoins sociaux » représentent ce que les économistes appellent la « demande », mais telle qu'elle est déterminée, au sein des schémas de reproduction, par la structure de la production. Même le « besoin » d'une augmentation régulière du niveau de vie s'insère dans les nécessités d'une accumulation intensive.

(57) Publiés aux Editions Sociales sous le titre *Manuscrits philosophico-économiques*, et dans la collection UGE 10/18 sous le titre *Première Critique de l'Economie Politique*.

## La division sociale du travail et l'opéraïsme

tique philosophique de « l'aliénation » à une étude scientifique des rapports d'exploitation — au fur et à mesure aussi que le mouvement réel se développera, jusqu'à la Commune de Paris ! — les « besoins radicaux » perdront cette forme grossière et idéaliste de pure négation pour s'enraciner dans les tendances immanentes du développement capitaliste qui leur servent de base. Nous les lisons aujourd'hui dans le « programme ouvrier » (qui n'a rien d'un « contre-plan » !) dessiné par le contenu des luttes de ces dernières années, parmi lesquelles LIP 73 a joué un rôle charnière (58) :

- refus de la parcellarisation du travail,
- refus de la mobilité de la force de travail,
- refus des 3 x 8, du travail au pièce, des cadences,
- refus de la cotation par poste, du service de la machine,
- refus du racisme, du sexisme, des divisions,
- refus de subir l'austérité et le redéploiement...

Ce dernier « besoin » peut s'exprimer dans le mot d'ordre « emploi et revenu garanti ». Ici nous touchons l'ambivalence entre « besoins radicaux » et « besoins sociaux », liée au double aspect de la classe ouvrière repéré plus haut. Les formes propres à la régulation monopoliste, y compris à sa crise, ont en fait partiellement intégré ces besoins, jadis « radicaux », à l'ordre des « besoins sociaux ». C'est la raison pour laquelle le mot d'ordre évoqué n'a pas pu résumer, ni aiguïser, contrairement à ce qu'on aurait pu croire (à ce que j'ai cru) l'autonomie ouvrière face à la Crise. Alors que se développait, chez Michelin, chez Renault, avec le développement du féminisme jusque dans les usines, d'autres aspirations anti-capitalistes de masses, d'autres « besoins radicaux » : le temps de vivre, la requalification du travail, le droit à la dignité... Mais le bureau d'un institut de recherche est-il le lieu d'où parler des besoins radicaux (59) ?

(58) Je n'évoque ici que les besoins radicaux jaillis sur la base de la contradiction étudiée dans cette section : le rapport de dépossession. Mais il y a bien d'autres besoins radicaux, liés à d'autres rapports (hommes/femmes, etc.).

Pour une étude plus approfondie du rapport luttes/besoins/programme, voir mon article « Derrière les programmes, voir les forces », surtout les développements figurant dans *La Transition socialiste*, op. cit.

(59) Voir la Préface de *Le Capital* et son espace.

L'opposition entre division « manufacturière » et division « sociale » du travail, c'est-à-dire *au sein* des unités économiques, et *entre* les unités économiques, est développée par Marx dans un texte très clair :

*« Tandis que dans la manufacture la loi de fer de la proportionnalité soumet des nombres déterminés d'ouvriers à des fonctions déterminées, le hasard et l'arbitraire jouent leur jeu déréglé dans la distribution des producteurs et de leurs moyens de production entre les diverses branches du travail social.*

*Les différentes sphères de production tendent, il est vrai, à se mettre constamment en équilibre. D'une part, chaque producteur marchand doit produire une valeur d'usage, c'est-à-dire satisfaire un besoin social déterminé : or, l'étendue de ces besoins diffère quantitativement et un lien intime les enchaîne tous en un système qui développe spontanément leurs proportions réciproques ; d'autre part la loi de la valeur détermine combien de son temps disponible la société peut dépenser à la production de chaque espèce de marchandise. Mais cette tendance constante des diverses sphères de la production à s'équilibrer n'est qu'une réaction contre la destruction continue de cet équilibre. Dans la division manufacturière de l'atelier le nombre proportionnel donné d'abord par la pratique, puis par la réflexion, gouverne a priori à titre de règle la masse d'ouvriers attachée à chaque fonction particulière ; dans la division sociale du travail, il n'agit qu'a posteriori comme nécessité fatale cachée, muette, saisissable seulement dans les variations barométriques des prix du marché, s'imposant et dominant par des catastrophes l'arbitraire déréglé des producteurs marchands » (a).*

a) *Le Capital*, livre I, Garnier-Flammarion, p. 262.

Dressons le tableau des contrastes :

Division manufacturière	Division sociale
Loi de fer de la proportionnalité à priori calcul, réflexion proportion gouvernée (a)	Loi de la valeur à postériori arbitraire déréglé équilibre instable qui s'impose à travers des catastrophes

Dans la manufacture, « la pratique, puis la réflexion, gouverne *a priori* à titre de règle la masse d'ouvriers attachés à chaque fonction particulière ». Pourquoi donc « la pratique et la réflexion » ne permettraient-elles pas à chaque unité de calculer combien produire, et combien elle peut espérer en échange ? Nous verrons que ce rêve d'une « *régulation ex-ante* » (ou à priori) de la production marchande trouve un début de réalisation sous la forme monopoliste de la régulation marchande et les formes modernes, inflationnistes, de fixation des prix (mais un début seulement, et qui s'avère illusoire !) (b).

Il en est de même avec la forme « planifiée » du Capitalisme d'Etat, dont Ch. Bettelheim (c) a montré que le système des normes administratives, loin de réaliser une socialisation effective de la production, ne faisait que présenter autrement la résolution imparfaite de la même contradiction. La réflexion sur le Capitalisme d'Etat permet d'ailleurs une compréhension plus approfondie de la régulation marchande ; malheureusement, la tendance dominante chez les marxistes dans les années 60 a plutôt sous-évalué la différence radicale qui oppose la division sociale et la division manufacturière du travail, comme si les formes les plus avancées du capitalisme avaient fini par régler la contradiction social/privé. C'est la position théorique en France du courant althussérien quand il ne met en avant que la reproduction d'ensemble, c'est la position politique de « l'opéraïsme » italien quand il avance avec Antonio Negri le concept « *d'Etat-Plan* » (d).

b) C'est l'essentiel de mon livre, qu'il est impossible de résumer ici.

c) Voir *Calcul économique et formes de propriété*, de Ch. Bettelheim, ainsi que *Les luttes de classe en U.R.S.S.*, tome II (et tome III, à paraître).

d) Voir E. Balibar, *Lire Le Capital*, Petite Collection Maspéro, tome II, et A. Negri, *La classe ouvrière contre l'Etat*, Galilée.

La raison fondamentale de l'impossibilité du « calcul à priori » est que, si chaque agent propriétaire d'une unité de production peut finir par savoir quel temps de travail est nécessaire pour réaliser chez lui tel type de production, il ne sait (sauf le cas du monopole idéalisé) ni combien de producteurs réalisent indépendamment de lui l'affectation du travail social à la même branche, ni quel temps de travail social doit être affecté chez eux à la production de la même quantité de valeur d'usage.

L'échange n'est donc pas simplement mesure du travail incorporé dans une marchandise, il est reconnaissance sociale de l'utilité du travail dépensé dans cette production : il résout donc (moyennant des catastrophes...) la contradiction entre travail *effectivement* dépensé et travail *nécessaire*, forme dérivée de la contradiction privé/social.

L'expression de cette procédure de validation sociale des travaux privés, c'est la *forme-valeur* et ses dérivés, la *forme-argent* et la *forme-prix*. Le prix ne peut donc être l'expression de la mesure directe du temps de travail effectivement dépensé, et l'argent ne peut être remplacé, dans une économie marchande, par les « bons de travail » dont parlait Proudhon. Si la valeur individuelle d'une marchandise pouvait prendre la forme d'un bon de travail, c'est que le travail socialement nécessaire à sa production serait connu. C'est-à-dire que l'on procéderait à l'*avance* (à priori) à ce que Ch. Bettelheim (dans *Calcul économique et formes de propriété*) appelle un « calcul économique-social », et l'on affecterait la quantité voulue de travail à la production donnée. Mais alors on ne serait plus dans une économie marchande où le travail engagé de façon privé doit faire reconnaître « à postériori » (ou, comme dit Marx, « *post festum* ») son caractère social.

On ne saurait trop insister sur ce point décisif. Toute la réflexion économique de Marx repose sur cette rupture (effectuée dans les « *Grundrisse* »), avec l'Economie Classique et son identification de la valeur d'échange et de la valeur, qui permet, le prix étant égal à la valeur à un coefficient de proportionnalité près (ou, chez les « néoricardiens », à une transformation algébrique près), la dichotomie entre l'économie réelle et son voile monétaire. Critiquant sur ce point à la fois Proudhon et Adam Smith, Marx explique le rôle de *médiation* nécessaire de l'argent dans une économie marchande :

*« Sur la base des valeurs d'échange, l'échange doit d'abord rendre le travail général. Sur la base communautaire, il le serait avant l'échange ; autrement dit, l'échange des produits ne serait en aucune façon l'intermédiaire, grâce auquel l'individu participe à la production universelle.*

*Il faut naturellement une médiation. Dans le premier cas, on part de la production autonome des individus particuliers, qui est déterminé et modifiée post festum par des rapports complexes : la médiation s'effectue par l'échange de marchandises, la valeur et l'argent, autant d'expressions d'un seul et même rapport. Dans le second cas, c'est la présupposition elle-même qui sert de médiation ; autrement dit, la présupposition c'est une production collective, la communauté étant le fondement de la production. D'emblée, le travail de l'individu y est posé comme travail social. [...]*

*Dans le premier cas, le caractère social de la production n'est obtenu — post festum — qu'en érigeant les produits en valeurs et en les échangeant. Dans le second, le caractère social de la production est directement assuré. La participation au monde des produits et à la consommation n'a pas à passer par l'échange de travaux ou de produits dépourvus de liens entre eux. Elle est assurée par les conditions de la production au sein desquels l'individu travaille.*

*Ainsi donc, vouloir faire directement du travail de l'individu et de son produit une monnaie, une valeur d'échange réalisée, signifie qu'on détermine directement son travail comme du travail général : c'est nier les conditions dans lesquelles il doit nécessairement devenir argent et valeur d'échange, dès lors qu'il dépend de l'échange privé. On ne peut satisfaire cette revendication que dans les conditions où elle ne se pose plus. Sur la base des valeurs d'échange, le travail de l'individu et son produit ne sont pas directement généraux ; pour obtenir ce caractère, il leur faut un intermédiaire matériel, une monnaie différente d'eux » (e).*

Texte remarquable à plusieurs points de vue. Outre qu'il fait ressortir avec une particulière netteté la genèse sociale de la forme monnaie, il souligne une opposition entre com-

e) Fondements de la critique de l'économie politique (grandrisc), Anthropos, tome I, p. 109.

munisme et capitalisme que l'on n'a que trop tendance à oublier, depuis que le monstrueux camouflage du Capitalisme d'Etat en « socialisme réalisé » a réduit la définition de celui-ci à l'abolition de la propriété juridique privée des moyens de production, refoulant la définition marxienne (« communauté des libres producteurs associés »).

Un autre point intéressant de ce texte, c'est le parallélisme des oppositions « production communautaire/production marchand » et « division manufacturière/division sociale du travail » : dans les deux cas, la répartition des activités est réglée soit « à priori » par la « collectivité », soit à posteriori par l'échange. Ce parallélisme est une source permanente de confusion. D'abord, c'est le fond de la critique vulgaire ou sophistiquée (celle de J. Chirac et R. Barre ou celles des « Nouveaux Philosophes ») du Communisme : la « liberté » contre le « collectivisme ». Abolir les rapports marchands serait faire régner partout la « loi de fer » qui règne dans les usines. A quoi on peut répondre que, d'une part, les ouvriers la connaissent déjà et les mêmes n'en font pas un drame, mais surtout que l'abolition de la séparation « horizontale » entre les travaux privés n'implique rien sur l'organisation verticale à l'intérieur de la Communauté. On peut bien avoir une structure despotique (par exemple la société Inca, qui effectivement ignorait la monnaie), mais rien n'implique logiquement qu'il en soit ainsi : seul l'état présent de la division du travail engendre l'illusion que des travaux particuliers ne peuvent être coordonnés que par le marché ou par la coercition.

Bien entendu, comme la division du travail héritée du capitalisme se reproduit dans la transition socialiste (elle ne peut qu'être « réduite » progressivement), le « marché » et la « coercition » restent durablement les formes de « socialisation » dominantes des travaux privés. Seuls le développement des communes populaires et le développement du pouvoir ouvrier dans les unités permettraient de les entamer.

En tous cas, dans la société capitaliste, il faut tracer et maintenir une démarcation fondamentale entre la façon dont sont « socialisés » les travaux privés sur le marché, et la façon dont sont organisés les travaux particuliers à l'intérieur d'une usine. C'est, nous l'avons dit, la distinction qu'effacent aussi bien les althussériens français que les « opéraïstes » italiens, qui n'hésitent pas, comme An-

tonio Negri, a parler de « Société-Usine ». S'emparant de ce passage des *Grundrisse*. A. Negri (f), au prix d'un complet contresens doublé d'un léger trucage, assimile l'opposition entre les deux formes de médiation (marchande et communautaire) à ce que nous appellerons plus tard l'opposition entre la régulation concurrentielle et la régulation monopoliste ! (Le trucage consiste en ceci que la citation est télescopée avec un extrait d'un autre passage des *Grundrisse* qui oppose le travail du compagnon et le travail de l'ouvrier, la soumission formelle et la soumission réelle du travail au capital.) Comme il date emblématiquement à 1929, et attribue à l'influence de Keynes, la mise en place de cette dernière, il peut écrire sans sourciller : « A partir de 29 donc [...] le caractère social de la production fait d'emblée du produit un produit général et social. » Nous verrons qu'il n'en est rien, même si quelque chose change dans le rapport social/privé.

f) « Crise de l'Etat-Plan », dans *La classe ouvrière contre l'Etat*, pages 163-165.

### Parti Pris N° 3

#### Extraits du sommaire :

- Lancement d'une enquête sur la transformation de la condition ouvrière et le contenu des luttes ;
- Interview de Charles Bettelheim : Questions sur le marxisme et le léninisme après la mort de Mao. (Le numéro : 7 F, à l'ordre de la « SEP », Parti Pris, 1 rue Keller, 75011 Paris.)